LE

POLONAIS,

JOURNAL

Des Intérêts de la Pologne.

DIRIGÉ

PAR UN MEMBRE DE LA DIÈTE POLONAISE.

La nationalité polonaise ne périra pas.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

AU BUREAU DU JOURNAL,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, 34.

1834.

TYPOGRAPHIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, N° 15.

POLITIQUE.

DE L'AVENIR DE LA RUSSIE ET DE L'EUROPE.

L'ambition russe n'a point de bornes, les dangers dont elle menace l'Europe s'approchent et grandissent à vue d'œil : voilà ce que tout le monde répète ; les peuples le disent hautement, et les inquiétudes des cabinets eux-mêmes le proclament en dépit de leurs réticences et de leurs réserves habituelles. Cependant la conviction des peuples sur ce sujet semble plus profondément établie que celle des gouvernemens, à en juger du moins par la conduite politique de ces derniers. Mais, parmi ceux qui ne sont pas initiés aux secrets des cabinets, personne que nous sachions n'a encore suffisamment éclairci cette matière. En effet, pourquoi la Russie serait-elle plus ambitieuse qu'aucune autre puissance ? Pourquoi, après avoir acquis des avantages immenses, ne mettrait-elle pas des bornes à sa propre avidité ? Et, d'un autre côté, si les craintes des peuples et des gouvernemens sont fondées, pourquoi se borne-t-on à les manifester vaguement ? Pourquoi laisse-t-on faire à cette puissance tout ce qui lui convient ? Pourquoi ne voit-on en Europe aucun signe qui démontre qu'on a pris la résolution de l'arrêter dans sa marche envahissante, et qu'on s'occupe sérieusement des moyens de la réprimer ?

Pour éclaircir ces questions, nous chercherons à établir sur une connaissance plus approfondie de la Russie, les

raisons qui ne cessent d'en faire une ennemie irréconciliable du repos et de la civilisation de l'Europe ; et, après avoir essayé de découvrir les projets qu'elle médite contre tous les Etats de premier ordre, nous terminerons en indiquant les moyens qui leur restent pour se libérer de la funeste dépendance où elle les retient tous plus ou moins.

Il serait superflu de s'étendre sur les inconvéniens d'une politique qui vit au jour, qui ne pense qu'à se délivrer tant bien que mal des embarras du moment, et sur les immenses avantages qu'une marche constante et systématique peut procurer à un Etat. Il nous suffira de faire observer qu'aucun exemple, aucune étude ne saurait montrer mieux que l'histoire de la Russie depuis près d'un siècle et demi ce que doit être un système politique, et les résultats qu'il peut donner.

En effet, depuis ce temps la Russie n'a eu qu'un seul principe moteur, qu'une règle de conduite, qu'une tendance continuelle : opprimer ses voisins sur tous les points de ses vastes frontières, les miner en semant la discorde et la corruption parmi eux, les dominer d'abord, les soumettre ensuite, et finir par les absorber. C'est ainsi qu'elle a procédé en Tartarie, en Suède, en Pologne, et que maintenant elle agit en Turquie et en Perse. Ses plans ont toujours été gigantesques, mais leur exécution lente. Qu'on se rappelle ce qu'elle était au 17e siècle, et l'on ne pourra s'empêcher de trouver merveilleuse sa grandeur actuelle, débordant dans toutes les directions, au sud, à l'orient, à l'occident et au nord, et faisant tomber sous ses coups ou dans ses trames secrètes des nations tantôt barbares, tantôt plus civilisées qu'elle. Elle a éprouvé des mécomptes et des revers ; mais elle n'a jamais abandonné ses plans : elle les reprend tôt ou tard, quelquefois après de longs intervalles qui ont pu faire croire qu'elle les avait oubliés : mais il n'en est rien ; elle y revient toujours et les suit avec un ordre, un tact, une patience et une persévérance extraordinaires, aussi profitables pour elle que dangereuses pour les autres.

Les czars qui régnèrent avant Pierre-le-Grand eurent déjà l'instinct de cette politique invariable. Les peuples sauvages de la Sibérie, les Tartares de Casan et d'une partie de la grande horde passèrent successivement sous leur joug. Pierre Ier fonda le système d'empiétemens sur la Suède, sur la Perse, sur la Turquie, et celui d'influence et de domination sur la Pologne, sur les Grecs et sur les Esclavons.

L'impulsion qu'il avait donnée continua d'agir après lui; son système s'exécuta avec plus de régularité, d'astuce et d'intensité sous Catherine II. La politique russe parut arrêtée par les folies de Paul et par le caractère bénévole et pacifique d'Alexandre, dont la philantropie et le libéralisme furent souvent sincères. Néanmoins, ce souverain, doux et humain par nature, finit par céder à la tendance irrésistible de son cabinet. Il étendit ses conquêtes au delà du Caucase, déposséda les princes chrétiens de Géorgie et d'Iméritie; il attaqua son beau-frère, le roi de Suède, de la manière la plus injuste, et dépouilla ce royaume de toute la Finlande; il fit la guerre aux Turcs sans motif et garda la Bessarabie; il sut enfin, au congrès de Vienne, se faire donner le Duché de Varsovie. Après tant de conquêtes, il voulut faire jouir ses sujets des bienfaits de la paix, mais en gardant ses armées sur le pied le plus formidable.

L'empereur Nicolas a signalé le commencement de son règne par des guerres et des conquêtes importantes. La Perse et la Turquie, réduites à l'impuissance, sont devenues ses tributaires. Après avoir anéanti, sans qu'aucun cabinet ait songé à l'empêcher, les efforts héroïques de la Pologne, il s'occupe depuis trois ans à dénationaliser ce malheureux pays par les moyens les plus énergiques et les plus barbares, et cela en face de l'Europe, malgré sa désapprobation la plus formelle, ses représentations réitérées et des traités solennels. Profitant des troubles de la Turquie, il fait occuper par ses troupes le Bosphore, et ne les retire

qu'après avoir conclu avec la Porte un traité qui augmente au centuple la force défensive de la Russie, et réduit au néant l'influence des autres puissances sur cette partie de l'Orient.

Qui croira qu'après une série d'actes de cette nature, le czar et son gouvernement deviendront tout à coup modérés, pacifiques, inoffensifs, sans rancune, sans vues ambitieuses? Qui croira que la Russie s'arrêtera subitement au milieu de ses conquêtes, elle, dont la marche progressive dure depuis plus d'un siècle et demi? Il est difficile de le supposer : une suite de faits trop frappans est là pour nous répondre, pour nous prouver, par une longue expérience, que l'esprit d'envahissement et de domination est inhérent à cet empire. Cependant, comme les événemens qui ne sont pas encore arrivés, restent toujours jusqu'à un certain point douteux, pour donner à ceux qui concernent l'avenir de la Russie un degré de probabilité équivalant à une certitude complète, nous nous appliquerons à considérer attentivement les circonstances intérieures, le genre d'existence, l'organisme social de ce pays, qui déterminent avec la force de la fatalité sa conduite politique.

En Russie, la nation est composée de la masse immense d'individus qui comptent au service de l'Etat. Tous les gentilshommes, tous les propriétaires, tous les négocians, tous les hommes qui ont quelque fortune ou quelque instruction, sont appelés à le servir. Le but de tout individu qui, par son industrie, arrive à un peu d'aisance, est d'entrer au service et d'obtenir un rang pour lui ou pour ses enfans. Un homme qui n'a aucun grade, et par conséquent aucun rang, est moins que rien, et l'on n'obtient de grade qu'en entrant au service. La masse des individus plus ou moins lettrés, plus ou moins aisés, la masse qui forme et représente le peuple pensant, n'est donc composée que des gens au service de l'Etat. Cette masse, ou la nation russe, n'a d'autres idées, ni d'autres conceptions que celles qu'elle acquiert dans cette unique carrière à

laquelle toutes les autres sont subordonnées. Tous les Russes, sans exception, s'imprègnent de certaines doctrines, de certains sentimens, de tendances uniformes et générales; ils vivent sous une espèce de discipline et d'influence militaire, ou plutôt soldatesque, dont aucun Russe n'est exempt, ni celui dont Pétersbourg et Moscou sont le seul Paradis sur la terre, ni le boïar élégant, qui dépense ses revenus à Paris ou à Londres. Car, il ne faut pas s'y tromper, la civilisation de l'Occident, si puissante, d'après le *Journal des Débats*, n'a pourtant produit jusqu'à présent sur les Russes que des effets très superficiels. Elle a bien adouci et blanchi leur épiderme, mais elle n'a pas pénétré plus avant, ni changé pour l'essentiel les motifs de leurs actions.

Quand quelqu'un quitte les emplois actifs, il est néanmoins regardé comme au service; il conserve son rang, et c'est par son rang seul qu'il jouit de quelque considération : son occupation principale est encore d'obtenir des grades pour ses enfans, ses parens, ses amis : le cercle de ses idées et de ses sentimens reste donc toujours le même, et dans ce cercle, qui est devenu celui de tout le pays, l'idée-mère, c'est *prendre* et *dominer*.

Voilà le but, le mobile, la passion, aussi bien des sommités que de la masse pensante de ce pays; aucun souverain ne peut résister à une impulsion qui, imprimée depuis tant d'années et parée du nom de patriotisme, s'est introduite, pour ainsi dire, dans la moelle, dans le sang, et a créé les mœurs et les habitudes de cette nation possédée, pour son malheur et celui de ses voisins, d'un orgueil et d'une avidité insatiables.

La corruption des grands et des petits, qui souvent a été funeste à la Russie lorsqu'il lui est arrivé de rencontrer une résistance vigoureuse, est en même temps une des raisons qui l'entraînent continuellement à une activité malfaisante et sans bornes. Pendant la paix, les Russes rêvent la guerre; ils rêvent aux gains qu'ils feront sur les fourni-

tures des armées d'expédition, aux occasions qu'ils auront de pressurer les pays occupés, au rôle de dominateurs qu'ils y joueront chacun dans sa sphère, aux biens confisqués dont ils seront gratifiés. La tendance des employés grands et petits, de la noblesse, des propriétaires quels qu'ils soient, de l'armée, de la nation entière, pousse donc toujours le gouvernement vers de nouvelles expéditions et de nouvelles conquêtes.

Il ne faut pas connaître la Russie pour s'attendre à ce qu'elle consente jamais de bon gré à réduire son armée. L'avidité orgueilleuse du gouvernement, ses craintes à l'intérieur, ses projets à l'extérieur le lui défendent. D'ailleurs, dans ce vaste empire l'armée une fois réduite ne peut être augmentée promptement comme dans d'autres pays à population plus compacte, à circulation plus rapprochée et plus prompte, où l'administration ne forme pas un abîme d'abus et de corruption. Les difficultés qui accompagnent toute augmentation et organisation subite de l'armée en Russie, y ont fait essayer le système des colonies militaires, moyen puissant qui peut devenir dangereux pour ses maîtres, mais qui le sera auparavant bien plus pour ceux qu'ils voudront terrasser. Or, cette armée immense, qui ne saurait être diminuée, est, dans l'intérieur, mal payée, mal nourrie; elle désire sortir des frontières pour vivre mieux. Elle a besoin de célébrité, de croix, de grades. Il est dangereux de la laisser inactive dans de chétives garnisons : c'est là que fermentent les idées libérales; la guerre seule peut en étouffer le germe. La guerre donne aux jeunes gens une activité conforme aux vues du gouvernement, et à tous les grades une meilleure solde; elle procure des occasions de pillage, une existence moins fastidieuse et plus lucrative aux dépens d'autrui.

La force de l'armée et le genre de son organisation suffiraient donc pour précipiter la Russie dans des guerres continuelles.

D'autres pays désirent le repos pour le repos même qui

est l'objet final de leurs vœux ; mais la Russie ne se repose qu'afin de poursuivre ses desseins et reprendre les armes. La paix dans ses conseils n'est pas un but ; c'est un moyen pour se préparer à de nouvelles guerres.

D'autres nations se vouent donc franchement à la paix, parce qu'elles ont un besoin réel et continuel de tranquillité, et qu'elles savent en faire un bon usage. Les réformes intérieures, les progrès de la civilisation, l'amélioration des lois et des institutions sociales les absorbent à tel point, que souvent elles ne peuvent presque plus s'occuper des intérêts de leur politique extérieure.

En Russie, au contraire, aucune réforme utile n'est suivie ; les lois, les sciences morales et politiques, tout ce qui tient à l'ordre social, à la civilisation des masses, ne peut y être pour personne un but avoué d'occupation.

En fait de civilisation, la Russie s'approprie les excès du luxe et les travaux d'amélioration matérielle qui tendent à augmenter ses ressources militaires. Une paix prolongée ne peut donc satisfaire l'activité, la fièvre d'orgueil et d'avidité qui dévore ce pays, et doit y causer un malaise général. Or, comme il est dangereux de remédier à cet excès d'activité maladive en la dirigeant vers les progrès intérieurs de la civilisation, le gouvernement se trouve ramené nécessairement à reprendre l'exécution des grandes entreprises à l'extérieur, objet favori, traditionnel de la puissance russe, et toujours couronné de succès ; moyen infaillible, en toute occasion, de contenter et d'occuper la nation et l'armée. Aussi, toute l'énergie de la machine gouvernementale en Russie est exclusivement appliquée à deux objets : l'armée et la politique extérieure. Toute autre branche de l'administration languit et dépérit. Dans l'armée seule et dans la diplomatie, on remarque une croissance, hors de toute proportion, de talent, d'organisation, de force et d'activité infatigables.

Toutes les raisons que nous avons développées font que la Russie ne peut pas se dire : J'irai jusque là, et pas plus

loin. De même qu'un homme dominé par des habitudes vicieuses, par une passion irrésistible, elle ne peut s'arrêter ; il faut qu'elle marche dans la même voie ; elle n'abandonnera aucun de ses plans ; elle en créera même de nouveaux, et elle avancera toujours, d'un côté ou d'un autre, à pas comptés, avec la ruse, la circonspection et la force de volonté qui lui sont propres, selon que l'occasion s'en présentera et sitôt qu'elle apercevra quelque part une chance quelconque de succès.

Le souverain le plus juste, le moins ambitieux, le plus bénévole sur le trône de Russie, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ne pourrait résister long-temps à la puissance, à l'entraînement de ces causes. Le despotisme même n'a pas de force pour les rendre nulles, parce qu'elles forment son principal appui. Mais quand le hasard place à la tête de cette nation un souverain dur, irritable, inaccessible à tout sentiment qui puisse balancer son orgueil et son ambition ; lorsque ce souverain se livre personnellement aux passions qui dominent tout son peuple, et qu'il se proclame le représentant de l'idéal russe ; alors, n'en doutons pas, le mouvement d'ascension et d'extension devient plus habilement combiné et plus impétueux ; alors, il acquiert une puissance de calcul, d'unité et d'audace qui lui assure des résultats décisifs. C'est ce qui est arrivé sous Catherine II ; c'est à quoi l'on doit s'attendre sous le règne actuel.

Si l'Europe n'avait pas subi les changemens amenés par la révolution française ; si l'ancien régime était debout dans les pays où il a été renversé, les dangers que nous signalons n'en existeraient pas moins, quoique avec d'autres caractères. Car la Russie, aujourd'hui le champion du despotisme et du droit divin, serait, dans cette supposition, ce qu'elle a été en Suède et en Pologne, l'adversaire du pouvoir royal et l'appui des principes anarchiques. Les cabinets de l'ancien régime l'ont bien senti. La politique de Louis XV, du duc de Choiseul, du comte de

Broglie, avait pour premier but de contrecarrer et d'arrêter la Russie. La même pensée présida long-temps aux combinaisons de Marie-Thérèse et de Kaunitz, à celle de Frédéric-Guillaume et de Hertzberg. Pitt voulut réduire la Russie ; il considéra la prise d'Oczakoff comme un événement de première importance, qui devait appeler aux armes l'Europe entière.

Nous disons ceci uniquement afin de montrer que la politique du passé s'est prononcée de la manière la plus explicite sur la question que nous traitons ; que les événemens ont constamment confirmé les prévisions des hommes d'État du siècle dernier ; qu'en un mot, cette question, pour le fond, est entièrement indépendante de la politique sociale qui, de notre temps, se mêle à toute chose.

Les bouleversemens qui suivirent la révolution française vinrent mettre en défaut et brouiller les relations et les combinaisons des États de l'Europe. La Russie seule n'abandonna point ses projets ; elle ne vit dans ces circonstances qu'un moyen d'arriver à ses fins, d'entreprendre de nouveaux empiétemens, sans perdre aucun de ceux qu'elle avait déjà consommés.

L'attention des autres puissances, long-temps absorbée par les mouvemens et les révolutions dont elles avaient eu à souffrir, et par la crainte qu'ils ne se renouvellassent, perdit de vue les dangers dont la politique russe ne cessait de les entourer. Cependant, depuis que les événemens de juillet ont changé tout-à-fait la face des affaires européennes, notre question a acquis un plus haut degré de clarté et de certitude.

L'Europe est évidemment divisée en deux camps : d'une part on veut la liberté, de l'autre le despotisme, avec leurs suites et leurs conséquences nécessaires. La lutte de ces deux principes prête une très grande force au système russe, lui fournit de puissans moyens, de nouveaux prétextes, et lui trace pour long-temps la marche qu'il doit suivre.

A toutes les raisons énumérées plus haut, qui engagent,

qui obligent la Russie à continuer la carrière qu'elle suit depuis tant d'années, se joignent les circonstances particulières à cette époque. Le gouvernement russe redoute l'approche des idées libérales et le contact de la civilisation; il faut à toute force qu'il les repousse au loin, ou qu'il les étouffe si elles avancent. Il ne peut rester sous la portée des batteries de la presse libre. L'empereur de Russie s'est déclaré le chef de la ligue absolutiste en Europe; il se dit le dernier appui du pouvoir légitime, le soutien, le protecteur des souverains. Ces titres lui procurent partout des partisans avoués ou cachés, et réveillent en sa faveur des penchans involontaires même dans les cours constitutionnelles. Nicolas est animé de l'aversion, de la haine la plus décidée contre les idées de liberté : leur porter des coups mortels est son idée fixe ; être le restaurateur de l'absolutisme en Europe, c'est la gloire à laquelle il aspire avec passion. Il a pris pour modèle son fameux prédécesseur le czar *Iwan le cruel*, destructeur de la république de Novogrod, fondateur de l'autocratie russe. La guerre politique et la guerre d'opinion, les projets d'envahissement, de domination, et ceux qui visent à l'anéantissement du libéralisme, se confondent dans sa marche, se soutiennent, se couvrent et se justifient réciproquement.

Pour l'empereur Nicolas, le régime libéral ou le régime révolutionnaire, un trône constitutionnel ou une république anarchique, c'est la même chose. Il les hait également. Bien plus, le régime qui existe et qu'il est obligé de souffrir dans certaines parties de l'Europe, le régime constitutionnel, plus rapproché de la possibilité et de l'existence actuelle des monarchies absolues, lui semble infiniment plus dangereux et plus haïssable que les exagérations républicaines, dans lesquelles il voit un espoir de succès pour ses vues, un moyen de faire triompher le despotisme.

C'est ainsi que de nouveaux et puissans motifs de haine et de prudence s'entasssent, et finiront par précipiter la Russie avec une violence redoublée dans la voie qu'elle suit

depuis tant d'années. L'horoscope que nous avons tiré de son avenir est basé sur des combinaisons certaines. Nous avons montré aux nations sous quelle conjonction de causes diverses et irrésistibles cet empire est né, et qu'il porte en lui-même la nécessité de s'agrandir. Il a été écrit dans le livre du destin que la Russie poursuivra l'idée impie d'imposer sa domination à l'Asie et à l'Europe; que cette idée une fois conçue, la Russie ne l'abandonnera jamais, et qu'elle parviendra même à la réaliser, si ses machinations et ses efforts continuels ne rencontrent à temps un pouvoir sauveur qui sache les anéantir.

(*La suite à un prochain numéro.*)

UNION FORCÉE
DE LA POLOGNE AVEC LA RUSSIE

COMPARÉE A L'UNION DE L'ÉCOSSE AVEC L'ANGLETERRE.

Parmi les assertions plus ou moins étranges que l'auteur de l'ouvrage intitulé : *La Russie et la Pologne*, a osé avancer, il n'en est pas de plus fausse que celle qui assimile l'union de l'Écosse avec l'Angleterre, à l'union de la Pologne avec la Russie. Il faut, en vérité, supposer le lecteur dépourvu de connaissances historiques, et même de bon sens, pour tenter de lui faire accroire des erreurs telles, qu'elles nous font penser que l'auteur n'a pas écrit avec bonne foi. L'Angleterre et l'Écosse se sont réunies, non par un ukase, non par la violence, mais par la communauté de leurs intérêts, l'identité de leur langue, l'expression libre de la volonté de deux peuples réunis dans le même parlement. Pouvons-nous trouver une seule de ces condi

tions dans le monstrueux amalgame des Russes et des Polonais? Comme tant d'autres peuples slaves, les Polonais et les Russes, dans les temps primitifs, ont pu avoir une même origine; mais les Russes, après leur fusion avec les Tartares et d'autres hordes barbares, ne peuvent prétendre aujourd'hui à la pureté du sang slave. Les Polonais ont toujours été libres, les Russes ne l'ont jamais été; les Polonais, depuis des siècles, appartenaient à la grande famille des nations européennes, avec lesquelles ils avaient des relations continuelles; les Russes ne sont connus en Europe que depuis Pierre Ier; les rois de Pologne cherchaient des alliances dans les familles des plus illustres maisons souveraines; les czars de Russie, fidèles à leurs usages orientaux, épousaient les filles de leurs propres boïards. Nicolas est le premier qui ait épousé la fille d'un roi, dont les aïeux étaient vassaux de la couronne de Pologne. Les Polonais ont un code de lois, les Russes n'ont qu'une multitude d'ukases se contredisant les uns les autres; la religion catholique constitue la croyance des Polonais; le czar lui-même est le suprême pontife des Russes. Telle est, en général, la différence entre les Russes et les Polonais, dans leur religion, leur langue, leurs institutions, leurs mœurs. Voyons, maintenant, si la même différence existe entre les Anglais et les Écossais. Après une longue rivalité, ces deux peuples se réunirent sous le règne de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et il est à remarquer qu'aujourd'hui même la dynastie régnante descend, par les femmes, de la famille des Stuarts. Plus tard, la réunion des deux parlemens fut, comme nous l'avons dit, spontanée et votée à la fois par les Écossais comme par les Anglais. L'église, la discipline du clergé, les tribunaux, les universités, toutes les institutions locales furent conservées, en Écosse, dans leur état primitif; on vit des Écossais à la tête du gouvernement anglais; on en vit commander les armées et les flottes anglaises; d'autres remplir les fonctions de ministres auprès des cours étrangères; en un mot, la fusion des deux peuples devint tout à fait complète, par

la jouissance la plus égale des mêmes libertés, des mêmes avantages nationaux. Ce fut là une union basée sur des principes de sagesse, de justice, de saine politique; c'est ainsi que se fit et se consolida l'union de la Pologne et de la Lithuanie.

Nous demanderons à présent à l'auteur de *la Russie et la Pologne,* si les Russes et les Polonais étaient vis-à-vis les uns des autres dans les mêmes rapports, et si, pour gagner l'affection des Polonais, la Russie a usé des mêmes moyens dont s'est servi l'Angleterre envers l'Écosse? Nous sommes toutes deux des nations libres, dit l'Angleterre à l'Écosse, nous n'aurons qu'une seule législation; vous ferez des lois pour l'Angleterre, tandis que, conjointement avec vous, nous en ferons pour l'Écosse; vous garderez, comme autrefois, vos institutions locales, vos usages, votre culte. Vous, Polonais, a dit la Russie, bien que vous ayez été pendant plus de mille ans une nation libre, indépendante et puissante, vous ne serez qu'une province russe: un Russe vous régira; des Russes seront vos ministres; moi seule je ferai vos lois; le palais de vos rois sera détruit; votre population, vos femmes, vos enfans seront enlevés du sol natal, et iront peupler les montagnes du Caucase et les déserts de la Sibérie; votre religion sera persécutée, ses ministres chassés; mes popes schismatiques prendront leur place; je détruirai vos universités, vos écoles, votre langue même; j'enlèverai et je transporterai dans mes déserts vos bibliothèques, vos musées, vos riches collections; vous serez à jamais aussi ignorans et aussi esclaves que les Russes; et je vous ordonne d'être reconnaissans, je vous ordonne de m'aimer, de voir dans chaque Baskir, dans chaque Kalmouk, un digne compatriote!...

Malgré l'asservissement de la presse, malgré les mesures les plus sévères de la Russie et de ses alliés, pour que les persécutions et les cruautés exercées en Pologne ne parviennent point à la connaissance de l'étranger, j'en appelle ici aux faits mêmes, aux ukases, si tout ce que j'ai avancé

n'est pas exact, et si, en parlant de ces horreurs, je ne les ai pas plutôt diminuées qu'exagérées.

A en croire notre adversaire, c'est l'anarchie seule de la Pologne qui a entraîné sa chute. S'il eût voulu consulter l'histoire avec moins d'impartialité, les documens officiels, les notes, les traités, lui eussent prouvé tout le contraire. Au reproche qu'il fait aux Polonais relativement à leur *liberum veto*, aux élections de leurs rois, à leurs désordres, nous répondrons : N'est-ce pas la Russie elle-même, qui, par des traités imposés à la Pologne, établissait, garantissait toutes ces lois absurdes, comme lois fondamentales de l'état; et lorsqu'en 1791 la diète, pour la première fois affranchie un moment de la Russie, abolit cette garantie, n'est-ce pas encore la Russie qui, en occupant la Pologne avec ses troupes, déclara qu'elle ne le faisait que pour le maintien du *liberum veto* et des immunités et des priviléges enlevés à la noblesse? La Russie n'a-t-elle pas toujours fomenté la discorde, en prenant pour prétexte tantôt la tolérance, tantôt la défense des priviléges de la noblesse, contre les prétendues agressions du pouvoir royal? Non, ce n'est pas l'anarchie, perfidement fomentée par la Russie, qui seule a été fatale à la Pologne; c'est surtout un complot ourdi depuis Pierre Ier; c'est la vanité de la Russie qui voulait être à la fois puissance asiatique et puissance européenne. Au moment où elle se déclarait protectrice des priviléges de la noblesse qu'elle poursuit aujourd'hui avec tant d'acharnement, elle enlevait du milieu du sénat des évêques, des sénateurs, et les déportait en Sibérie. Voilà les bienfaits de sa protection.

Notre adversaire est inépuisable dans ses reproches aux Polonais. Croirait-on qu'un Russe, ou qu'un partisan de la Russie, pays où l'esclavage le plus abject est la loi fondamentale, où l'on voit un serf, sa femme, ses enfans vendus comme des bêtes de somme; croirait-on, disons-nous, qu'un Russe serait capable de défendre la cause de la liberté, et reprocherait à la noblesse polonaise l'asservissement de

leurs paysans? Cet asservissement, en dépit des efforts réitérés des seigneurs, est encore maintenu dans les provinces polonaises usurpées par la Russie; mais dans la Pologne constituée en royaume par le traité de Vienne, le paysan est libre et peut disposer à son gré de sa personne. Le pays étant pauvre en numéraire, le cultivateur paie en travail ce qu'ailleurs il paie en argent. L'auteur n'a pas réfléchi à la portée de ses paroles, et au danger qu'il eût couru s'il eût prêché la même doctrine en Russie : le knout et l'exil en Sibérie auraient été sa récompense. Mais il s'est proposé de calomnier les Polonais dans l'opinion de l'Europe, et il s'est cru tout permis pour atteindre son but.

La Pologne, si on l'avait laissée à elle-même, aurait corrigé les défauts de sa constitution, et serait aujourd'hui un état libre, indépendant et puissant; mais il fallait empêcher qu'elle ne le devînt, et son partage fut résolu. Depuis l'accomplissement de cette œuvre inique, l'Europe n'a jamais pu jouir d'une tranquillité complète; oui, c'est le partage de la Pologne qui a rendu indissoluble l'union des trois puissances formant aujourd'hui la Sainte-Alliance. C'est par un crime inoui que ce partage a été consommé; des vues étroites, ambitieuses et despotiques s'opposent à ce qu'on rende à la Pologne son rang parmi les nations. Dans les dernières conférences de München-Grätz, les trois souverains se sont solennellement engagés non seulement à s'opposer à toute mesure tendant à la renaissance du royaume de Pologne, mais encore à extirper toute espèce de nationalité, de souvenirs, de vestiges qui pourraient rappeler aux Polonais qu'ils appartenaient jadis à une nation indépendante. On est donc convenu d'anéantir la langue, de briser les lois, d'étouffer l'instruction, en un mot, de changer les Polonais en Russes ou en Allemands. Et l'Europe, paralysée par la politique aveugle des gouvernemens, semble voir avec indifférence le trépas d'une nation entière, dont l'existence est si intimement liée à ses intérêts!

L'auteur de *la Russie et la Pologne,* infatigable dans ses reproches, accuse encore les Polonais d'ingratitude envers le Czar. Si déchirer, si détruire un ancien royaume, en faire une province de l'Asie, peut s'appeler un bienfait, nous l'avouons, les Polonais sont des ingrats. Cet auteur appelle la dernière révolution une *rebellion insensée ;* s'il avait habité le royaume de Pologne pendant les seize années du règne du grand-duc Constantin et de son digne mentor Novozilzoff, il s'étonnerait que les Polonais aient pu endurer, pendant un si long espace de temps, tout ce que le joug le plus odieux, et les caprices d'un insensé peuvent accumuler d'injustices, d'insultes et de souffrances, sur un peuple brave et généreux. Il est impossible d'indiquer une seule nation de l'Europe, la Russie elle-même, qui ait eu à souffrir les indignités dont les malheureux Polonais ont été accablés. De longs emprisonnemens sans aucun jugement, des peines infamantes, l'armée tourmentée sans cesse, l'état civil méprisé et avili, tout un sénat emprisonné pendant un an pour avoir porté une sentence juste mais contraire au désir du souverain, voilà ce que les Polonais ont souffert !

L'acharnement de la Russie contre la malheureuse Pologne soulève toutes les ames nobles et généreuses ; la destruction totale de cet antique royaume, ses habitans dispersés, en proie à toutes sortes de persécutions, ne suffisent pas pour assouvir sa haine implacable ; il faut encore qu'elle monte sur sa tombe sanglante, et qu'elle insulte à ses cendres par les calomnies les plus odieuses !

Encore une fois, que l'auteur de *la Russie et la Pologne* ne blesse ni la raison ni le sens commun en disant que la Pologne peut être unie à la Russie comme l'Écosse l'est à l'Angleterre : c'est prétendre que l'oppression, l'esclavage, les maux les plus cruels peuvent attacher un peuple à un autre tout autant que les bienfaits !

J. U.

DE

L'ESPRIT RELIGIEUX EN POLOGNE.

La terre classique du malheur a eu de longues, de douloureuses années d'épreuves; elle a vu souvent son soleil s'obscurcir, son horizon se charger d'orages, et la foudre éclater et ravager ses entrailles. Du milieu de ces tourmentes, de ces mugissemens de la tempête qui annonçaient l'ange destructeur, un chant doux et mélancolique, un hymne d'amour, de foi et de regret s'est élevé sans cesse vers le ciel. Triste et sainte, cette voix était la voix des pères et des guerriers qui bénissaient leurs enfans, et leur adressaient l'adieu solennel au moment de remonter à Dieu, d'aller se reposer dans son sein, après les fatigues d'une lutte longue et pénible mais glorieuse; après avoir nourri le sol de leur sang, après l'avoir blanchi de leurs os sacrés. Vaste champ de mort, immense sépulcre, la Pologne a consacré son infortune par un sentiment religieux et profond: plus le danger devenait imminent, plus le désastre était affreux, et plus ce sentiment acquérait d'intensité et de force: sa piété et sa foi croissaient avec ses infortunes; la foi et la piété étaient le refuge du peuple et des grands opprimés, persécutés; ils recouraient à Dieu, ils retrempaient leurs ames aux sources éternelles, au foyer de la souffrance et de la prière; prière sublime que celle qui s'élève du milieu des pleurs; souffrance céleste que celle qui est offerte à Dieu comme un holocauste!

Mais la Pologne, chrétienne depuis le dixième siècle, et tolérante aussitôt que chrétienne, ne s'est jamais souillée du sang de ses frères pour cause d'opinions religieuses; et si parfois des tentatives fanatiques ont semblé vouloir outrer le zèle, le bon sens de la nation comprimait ces exi-

gences et imposait silence aux clameurs. Une société religieuse, célèbre par l'habileté, le talent de ses membres, s'établit en Pologne, sous le règne d'Etienne Bathory, roi comme il en eût fallu beaucoup à la Pologne, et auquel l'histoire n'a d'autres reproches à faire que celui d'avoir introduit les jésuites. C'est à l'influence de cet ordre que nous devons attribuer les seuls actes d'intolérance qui déparent nos fastes, comme l'expulsion des Sociniens, les rigueurs qui frappèrent les Réformés; encore faut-il ajouter que la politique était pour beaucoup dans ces mesures, surtout dans celles relatives aux protestans. La vieille, l'éternelle ennemie des Polonais, la Russie, voyant les avantages qu'elle retirerait de ces divisions, intervint, et bientôt sa protection accordée aux dissidens, donna à une discussion théologique le caractère d'un combat national, d'une guerre civile. Cela est si vrai, que, dès que la Pologne put agir par elle-même, elle montra une tolérance si parfaite, qu'on ne fit bientôt aucune distinction entre un catholique et un chrétien d'une autre communion. Ce fait prouve bien que si, pendant le temps de l'influence de la Russie, on ne traitait pas favorablement les dissidens, si on lançait contre eux des décrets et des lois d'exception, c'était bien plus une lutte des Polonais contre les Russes et leurs protégés, qu'une guerre d'opinions religieuses.

Mais quelle qu'ait été à cet égard la part des siècles que la Pologne a traversés, quelle que soit l'influence qu'ait exercé sur elle l'exemple des nations de l'Europe, soit en bien, soit en mal, toujours est-il que les Polonais n'ont point changé, qu'ils sont restés *eux* pendant tout le cours de leur histoire; et cette individualité nationale, nous la trouvons fortement empreinte de deux caractères saillans : ils ne furent *jamais fanatiques*, ils ne furent *jamais indifférens*. La St.-Barthélemy, les Dragonnades, l'inquisition avec ses autos-da-fé, les guerres de religion ensanglantèrent long-temps l'Europe, et couvrirent de honte et d'opprobre les premiers peuples du continent. La St.-Barthélemy fut

tellement réprouvée en Pologne, que, sans le grand talent de l'évêque Montucla, elle aurait rendu impossible l'élection de Henri d'Anjou au trône de Pologne. Jamais un tribunal d'inquisition ne fut et n'aurait pu y être établi. Enfin jamais les Polonais n'ont imposé leur croyance par le sabre.

Une de ces mêmes nations européennes a subi plus tard de grandes et longues révolutions, d'abord morales, puis matérielles; il en est résulté pour les autres une apathie, une indifférence en matière de religion, telles, que si elles pouvaient durer, elles menaceraient le monde d'une subversion totale. Eh bien, cette indifférence ne s'est jamais manifestée en Pologne. Qu'un certain nombre d'individus, voyageant à l'étranger, aient rapporté dans leur patrie les ouvrages et les principes du matérialisme, du scepticisme voltairien; qu'une partie de la haute société ait été infectée du soi-disant philosophisme, il n'en est pas moins vrai et incontestable que la masse de la nation a toujours été éminemment chrétienne et catholique; elle n'a jamais déserté ou renversé ses églises, brisé les images des saints, tué ses prêtres, renié son Dieu; le culte des autels et celui de la patrie n'ont jamais été séparés. Ce caractère éminemment distinctif de la nation a réagi sur le clergé. Ce corps qui, dans d'autres pays, pour conserver intact le dépôt de la foi, s'opposa au développement de l'esprit et au progrès des lumières, ne songea jamais, en Pologne, à enchaîner l'essor de la nation, et on le vit toujours zélé pour maintenir les libertés civiques et l'indépendance de la patrie. Est-il besoin de citer, à l'appui de cette vérité historique, les glorieux noms des Krasinski, Sołtyk, des deux Załuski, de Woronicz, Wolicki, Skórkowski, et ceux non moins célèbres des Loga, des Jasinski, Romanowski, Sierocinski, et de tant d'autres prêtres et moines qui ont tout sacrifié à la patrie?

Si la religion, cette nourrice des peuples, a inspiré en Pologne tant de grandes actions; si c'est elle qui a tracé dans notre histoire les pages les plus belles et les plus glo-

rieuses, quel Polonais oserait porter sur elle une main parricide? Certes, ce ne peuvent être que des ennemis du pays, des malveillans, ou bien des hommes aveuglés par leurs passions, qui pourraient tenter de blâmer ou d'affaiblir l'esprit religieux en Pologne, en le qualifiant de superstitieux.

Enlevez aux Polonais, si vous le pouvez, cet esprit de religion, et vous verrez bientôt l'égoïsme prendre le dessus et régner, tandis que cette belle et noble exaltation patriotique qui embrase tous les cœurs, s'évanouira. La lutte, la vie nationale cesseront, et la soumission à la Russie, la fusion des vaincus avec les conquérans s'accomplira.

Le gouvernement russe le sait bien. Aussi cherche-t-il tous les moyens possibles de comprimer, d'étouffer, d'anéantir en Pologne tout ce qui tient au catholicisme. Il marche à ce but avec une constance, une opiniâtreté sataniques. D'une part, pour étourdir les consciences timorées, il circonvient le chef de l'Eglise romaine, le domine, lui extorque des bulles conformes à ses intérêts; d'un autre, il isole les fidèles, les sépare de leurs pasteurs, ferme leurs temples, enlève ou avilit leurs prêtres, et par des faveurs et des promesses il s'efforce de les attirer à un culte dont il est le pape et le législateur suprême.

Mais il est un terme à tout pouvoir arbitraire, ainsi qu'à toute infortune: la religion chrétienne a survécu à Dioclétien, et même elle n'est sortie de ses persécutions que plus puissante et plus radieuse. Voyons dans cette image du passé un rayon d'espérance pour l'avenir. Les Polonais ne fléchiront point, ils n'abjureront ni leurs autels, ni leur patrie; ils resteront ce qu'ils ont été, tels que nous les avons toujours vus, tels qu'ils se sont montrés au monde dans leur dernière guerre d'indépendance. Ces masses courant aux armes, ces vieux soldats blanchis sous le mousquet, ces jeunes conscrits échangeant le soc contre la faux, mêlés, confondus en épaisses phalanges, nous les avons vus tomber

à genoux avant le signal du combat, invoquer Dieu, adresser des prières à la Sainte-Vierge, patrone de la Pologne, et entonner le vieux cantique d'Albert. Si nous avions découvert leurs poitrines sillonnées par le plomb et l'acier, nous y aurions aperçu un scapulaire, une image de Marie, un crucifix, symboles de leur religion réduite à sa plus simple, à sa plus naïve expression. Ces signes, qui ailleurs portent au fanatisme ou inspirent le ridicule, reposent religieusement, et cachés aux yeux, sur le sein des hommes les plus courageux! Voulez-vous assister à un spectacle non moins imposant? portez vos regards sur les pères de la patrie, sur les dépositaires des volontés nationales; vous les verrez commencer leurs graves fonctions par invoquer Dieu, et se rendre de l'église à la salle des délibérations. Ces drapeaux que le guerrier polonais défend au prix de son sang et de sa vie, ils ont été bénis par l'Eglise, et portent le double caractère d'oriflamme de la foi et d'étendard de la liberté. Aujourd'hui même, quand, loin de leurs foyers, l'individualité nationale, simple et primitive des réfugiés devrait s'effacer et recevoir l'impression de la civilisation matérialiste qui les entoure, ils sont encore religieux, ils célèbrent par des messes et des prières publiques, les anniversaires de leur lutte glorieuse, et se réunissent aux pieds des saints autels pour pleurer la mort de leurs frères égorgés, et pour confondre leurs prières avec les chants funèbres de l'Eglise.

Oui, les Polonais resteront ce qu'ils ont été : *jamais fanatiques*, *jamais indifférens*. Ce double caractère de la nation ne disparaîtra jamais ; il grandira par la persécution, il sera indélébile. Sous ce point de vue, le malheur peut avoir été nécessaire : il pourra devenir salutaire. Puisons dans cette idée une douce et sainte consolation, et acceptons notre infortune présente comme une épreuve qui nous purifiera, comme une source d'espérances, comme un gage de bonheur à venir.

LITTÉRATURE.

ESQUISSE HISTORIQUE

DES SCIENCES ET DES LETTRES EN POLOGNE.

On peut diviser l'histoire des lettres en Pologne, en cinq époques principales.

La première, depuis l'introduction du christianisme jusqu'à l'avénement au trône de Casimir-le-Grand, de 964 à 1333, peut être regardée comme la première lueur annonçant le jour qui va poindre. — *La seconde*, de 1333 à 1506, ou de Casimir-le-Grand à Sigismond Ier. C'est l'aube matinale des lumières en Pologne. — *La troisième,* de 1506 à 1622, c'est-à-dire du règne de Sigismond Ier jusqu'à l'époque où les jésuites, sous Sigismond III, parvinrent à s'emparer des rênes de l'éducation nationale, est considérée comme l'âge d'or, le plein midi de la littérature polonaise. — *La quatrième*, de 1622 à 1760, époque de la domination exclusive des jésuites, jusqu'à la réforme universitaire de Stanislas Konarski, est le siècle de la décadence et du déclin général des lumières. — *La cinquième,* enfin, de 1760 jusqu'à nos jours, époque de renaissance littéraire en Pologne, nous apparaît comme la belle aurore d'un nouveau jour, orageux, mais brillant.

PREMIÈRE ÉPOQUE (964-1333).

Comme chez tous les peuples du nord, nous voyons, chez les Polonais, la civilisation ne commencer réellement qu'avec l'introduction du christianisme. Avant Miécislas, qui embrassa la foi chrétienne en 964, nous ignorons si l'écriture même était connue en Pologne. Le clergé étant alors

partout le dépositaire exclusif des lumières, Miécislas et ses successeurs firent venir des religieux de l'occident, et introduisirent entre autres l'ordre des bénédictins, dès l'année 1008, à Sieciechow et à Łysa-Góra. Cet ordre se signala bientôt par des services éminens rendus à la culture matérielle et intellectuelle du pays. Mais on n'écrivait alors qu'en latin ; le clergé, composé en majeure partie d'étrangers, ne cherchait nullement à se perfectionner dans l'idiome national. Ce n'est qu'en 1285, à la diète de Łenczyca, qu'on parvint à décréter que les dignités ecclésiastiques ne seraient plus conférées qu'à des indigènes, et qu'on ne placerait plus à la tête des écoles des professeurs qui ignoreraient la langue polonaise.

Vers le XIVe siècle, beaucoup de Polonais faisaient leurs études aux académies de Padoue, de Bologne, de Paris et de Prague, dans lesquelles on comptait, parmi les professeurs et mêmes les recteurs les plus illustres, des Polonais, tels que Nicolas de Cracovie, Jean Grot de Słupce, Przecław, de la maison Grzymała, et plusieurs autres. Comme chroniqueurs et historiens nationaux, nous voyons apparaître successivement Martinus Gallus, Mathieu Cholewa, Vincent Kadłubek, Martin Strzembski, dont les ouvrages, quoique écrits en latin, et remplis de détails fabuleux, sont les premières sources de l'histoire de Pologne, et ne manquent pas de prix. Le premier chant religieux, *Boga Rodzica* (Mère de Dieu), composé en bohème par saint Adalbert, vers la fin du Xe siècle, passa bientôt dans la langue polonaise, et devint l'hymne populaire qu'on chantait la veille d'une bataille. Ce ne sont pas sans doute des titres éclatans des lumières en Pologne jusqu'au XIVe siècle ; c'étaient, comme nous l'avons dit, les premières lueurs d'un jour qui allait poindre.

SECONDE ÉPOQUE (1333-1506).

Cette époque commence au règne de Casimir-le-Grand, surnommé Roi des paysans, parce qu'il protégeait de préfé-

rence les classes laborieuses. C'est lui qui fonda l'université de Cracovie, à l'instar de celle de Paris. Son règne est illustré aussi par le premier recueil ou code de lois nationales, connu sous le titre de Statut de Wislica. Une partie de ces lois, très remarquables pour leur siècle, est écrite en langue polonaise, qui présente déjà les caractères d'une langue formée. Sous le règne de la belle Hedvige, petite fille de Casimir, et femme de Ladislas Jagellon, qui réunit la puissante Lithuanie à la Pologne, non seulement l'université de Cracovie prit les développemens les plus rapides, mais on vit surgir le premier monument imposant de la langue polonaise, par la traduction de la Bible, destinée pour cette reine. Le roi Casimir, fils de Jagellon, contribua à répandre les moyens d'instruction dans le pays; il confia l'éducation de ses fils à l'historien Jean Długosz, dont les ouvrages, écrits en latin, sont le principal ornement de la littérature de cette époque.

Grégoire de Sanok, vers le milieu du XV[e] siècle, fut un philosophe et un naturaliste qui se distingua par l'originalité de ses vues scientifiques. Mathieu de Cracovie, né en 1345, et élevé en Pologne, parvint successivement au rectorat de l'université de Prague et de celle de Paris. Son ouvrage « *Ars moriendi* » imprimé à Harlem en 1440, appartient au petit nombre des premiers livres sortis de l'imprimerie, dont l'invention était encore toute récente. Beaucoup d'érudits soutiennent que le fameux Faust est le même personnage que le nécromancien polonais Twardowski, qui, persécuté à cause de son savoir réputé surnaturel, se serait réfugié en Allemagne, et y aurait pris le nom de Faust ou Fust. Le mot allemand *fest* correspond au mot polonais *twardy*. Twardowski se serait associé à Guttemberg pour établir les premières imprimeries à Mayence et à Strasbourg. Quoi qu'il en soit, on compte des noms polonais parmi ceux des premiers imprimeurs : Adam de Pologne était imprimeur à Naples en 1478; vers la fin du XV[e] siècle, Skrzetuski dirigeait une imprimerie à Vienne; Ladislas

et Stanislas, frères polonais, en établirent une à Séville. Jean Haller fut le premier imprimeur à Cracovie, vers l'année 1485; mais le premier livre qui fut imprimé en langue polonaise n'a paru qu'en 1506, lorsqu'Albert de Laski, chancelier de Pologne, publia, par ordre du roi Alexandre, le code de lois connu sous le nom de *Statut de Laski*. Dans le cours de l'époque dont nous parlons, en 1473, naquit Kopernik, qu'il suffit de citer à la gloire de cette Pologne où il vit le jour, où il fit ses études, et où il passa toute sa vie, honoré et chéri de ses compatriotes.

TROISIÈME ÉPOQUE (1506-1622).

Depuis l'avénement au trône de Sigismond Ier jusqu'aux vingt premières années du XVIIe siècle, la Pologne eut son époque culminante de prospérité politique et d'illustrations littéraires.

Des souverains comme les deux Sigismond et Etienne Bathory, des hommes d'état comme Tomicki, Tarnowski, Zamoyski, protégeaient aussi puissamment les sciences, les lettres et les arts, qu'ils soutenaient avec succès la dignité et la prépondérance nationales. Sous la plume des Réy, des Kochanowski, Budny, Bielski, Górnicki, Birkowski, Szymonowicz, la langue polonaise acquit toute l'énergie, la précision et la grace dont elle est susceptible. Une foule d'écrivains d'un très grand mérite, ambitionnant une popularité européenne, écrivaient en latin. Il nous est impossible de donner dans ce rapide coup-d'œil une idée complète des éminentes qualités qui distinguent plusieurs auteurs de cette époque, dont nous n'avons pu que citer les noms, et dont les ouvrages sont devenus classiques; mais nous y reviendrons dans nos prochains articles. Au XVIe siècle, il n'y eut presque pas de ville en Pologne qui n'eût son imprimerie, et si la majeure partie des littérateurs d'alors s'occupait de matières religieuses, c'est qu'à l'époque de la réforme, ces questions avaient tout l'attrait que la politique a de nos jours; c'était alors la vie, le progrès, l'avenir de la société. Deux nou-

velles accadémies furent fondées à Wilna et à Zamość, par le roi Étienne Bathory et le chancelier Zamoyski. Enfin, nous nous bornerons à affirmer que cette époque, appelée l'âge d'or de la littérature polonaise, est digne de ce beau nom, non seulement lorsqu'on étudie les chefs-d'œuvre qu'elle a produits, mais encore d'après les témoignages unanimes d'admiration que l'on trouve dans les écrits de tous les savans du XVI[e] siècle, sur la situation des lumières et des arts dans la Pologne à cette époque.

QUATRIÈME ÉPOQUE (1622-1760).

Ce n'est qu'avec douleur qu'on peut parler de l'époque de décadence qui commença pour la Pologne sous le règne de Sigismond III. Le fanatisme catholique de ce roi donna naissance à des dissensions, à des intrigues intérieures, qui d'un côté absorbaient les esprits, aigrissaient les caractères, et de l'autre affaiblissaient le poids politique du royaume. Bientôt la persécution des dissidens en matière de religion, fomentée par l'influence toute puissante des jésuites, diminua le nombre des colléges et des imprimeries, éloigna de leur patrie une foule de citoyens éclairés et utiles, et favorisa le succès des armes des Suédois et des Moscovites, qui ne cherchaient qu'à s'agrandir. Au sein de la discorde et de la désorganisation, qui allaient croissant, on vit briller encore, sous Ladislas IV, et l'éclat des armées et le talent littéraire d'un Skarga et d'un Sarbiewski ; quelques faibles lueurs de sagesse et de génie surgirent encore sous plusieurs des princes successeurs de Ladislas ; néanmoins la Pologne fut alors en proie à des guerres malheureuses ; le corps trop privilégié de la noblesse fomentait l'anarchie ; les villes et les bourgs dépérissaient ; l'éducation nationale se borna à l'étude d'un mauvais latin ; on se livra avec rage aux disputes théologiques ; en un mot, tout tombait ; la désorganisation, la décadence étaient générales, tout entraînait la nation à sa ruine, et la plaçait dans une position malheureuse, dont ses avides voisins savaient bien

profiter. Des thèses scolastiques et de ridicules panégyriques, étaient les seules productions littéraires de l'époque. Les deux Auguste de Saxe faisaient sommeiller la Pologne au milieu d'actes de dévotion et d'orgies, et la langue nationale elle-même, gâtée par un mélange bizarre de latin, se corrompait et se dénaturait. Enfin Stanislas Konarski, à qui, plus tard, le roi Poniatowski accorda une médaille avec la belle inscription « *Sapere auso,* » commença à réformer l'éducation, et se mit à combattre les préjugés et les vices de cette époque. L'aurore du nouveau jour qui allait renaître, apparut.

CINQUIÈME ÉPOQUE (1760-1834).

Cette période de l'histoire de Pologne présente le rare spectacle des malheurs et de la ruine politique d'une nation, au moment même où elle se régénérait spontanément. Les efforts de l'immortel Konarski, du roi Lesczyński, surnommé *le Philosophe bienfaisant,* de Stanislas-Auguste, souverain faible, mais protecteur zélé des sciences et des lettres, poussèrent la Pologne dans la carrière d'une grande civilisation progressive. La maison des princes Czartoryski se distingua aussi par la part qu'elle prit à la régénération politique et littéraire du pays. Bientôt la Pologne posséda des écoles florissantes et des savans illustres. En 1773, elle donna la première l'exemple à l'Europe de la création d'une magistrature suprême spéciale pour diriger l'instruction publique, à laquelle furent affectés les biens si considérables de l'ordre des jésuites, qui fut aboli. Les noms de Konarski, Bohomolec, André et Joseph Załuski, Naruszewicz, Krasicki, Trembecki, Albertrandi, Karpinski, Zabłocki, Kopczyński, Poczobut, Wyrwicz, Czacki, Ignace et Stanislas Potocki, Kołontay, Staszyc, Woronicz, Niemcewicz, appartiennent à l'époque du règne de Stanislas-Auguste, et brillent dans les annales de l'histoire littéraire dę la Pologne. Les trois démembremens de ce malheureux pays, faisant peser l'oppression étrangère sur toute

sa nationalité, suspendirent aussi un moment la marche de ses progrès intellectuels : mais bientôt, dans les provinces échues à la Prusse, Varsovie, et la Société des Amis des Sciences, qu'on y fonda en 1800; dans les Galicies autrichiennes, Puławy, résidence des Czartoryski, convertie en un immense musée national ; dans les provinces russes, les institutions scientifiques de Wilna et de Krzemieniec, devinrent des foyers où se conservèrent les mœurs, l'esprit, le caractère national de la Pologne asservie, et le goût des lettres et des sciences.

Napoléon ressuscita une partie de la Pologne et ranima les espérances de ses enfans. Malgré les maux d'une guerre continuelle, le duché de Varsovie, doté d'institutions et de lois puisées en France, donna l'exemple des plus beaux sacrifices patriotiques et des plus rapides progrès dans l'instruction que dirigeait alors Stanislas Potocki.

L'empereur Alexandre, devenu maître de la plus grande partie de l'ancienne Pologne, voulut en faire une sorte d'empire-modèle pour ses vastes États ; depuis 1815, les sciences et les lettres prirent sans cesse un nouvel essor. Parmi une foule de noms célèbres, les Sniadecki et Lelewel à Wilna, Felinski à Krzemieniec, Niemcewicz, Brodzinski à Varsovie, jouissaient d'une popularité bien méritée, lorsqu'un retour vers l'obscurantisme changea la direction du gouvernement russe, et le rendit éminemment persécuteur de tout ce que la Pologne présentait d'éclairé, de généreux et de national. C'est à cette époque, 1822, qu'apparaît sur l'horizon littéraire Adam Mickiewicz, le génie le plus original de la littérature polonaise actuelle. La France connaît déjà, par des traductions, une partie des chefs-d'œuvre de ce poète; la Pologne l'idolâtre, et voit en lui le chef sublime et patriotique d'une nouvelle école, contemporaine de ses derniers malheurs. La révolution de 1830, quoique suivie d'une immense catastrophe, est elle-même un grand poème en action : la postérité y verra une Iliade. En dépit de leur

position actuelle, les Polonais n'ont jamais compté plus d'écrivains capables, plus d'hommes instruits et patriotes : l'exil des uns, l'oppression qui étouffe la voix des autres, finiront un jour, et nous espérons que la Pologne reverra encore et très prochainement une ère nouvelle, un second âge d'or de sa littérature, en même temps qu'une glorieuse renaissance politique.

LA SWITEZIANKA (1).

BALLADE DE MICKIEWICZ.

Quel est ce garçon jeune et beau ? et, près de lui, quelle est cette vierge ? Sur le bord des eaux livides de la Switeź, ils errent éclairés par la lune. Elle lui donne des framboises de sa corbeille, et il présente à la jeune fille des fleurs pour en tresser des guirlandes. Oh ! c'est bien l'amant de la jeune fille.... et c'est bien son amante, à lui.

Chaque nuit, à la même heure, ils se réunissent sous ce mélèse. Le jeune homme est un chasseur des forêts voisines.... Et qui est la jeune fille ?.... Je l'ignore. — D'où sort-elle ? Nul n'a pu suivre ses traces. — Où se cache-t-elle ? Personne ne le découvrira. Comme une fleur des eaux on la voit surgir, comme un feu follet elle s'éclipse.

« Dis-moi, ma jolie, ma tendre fillette, pourquoi ce mystère ? Quelle route as-tu suivie pour venir près de moi ? Où est ta maison ? où sont tes parens ? L'année s'avance, la feuille jaunit ; voici venir la saison des pluies. Dois-je toujours t'attendre sur les bords sombres du lac ? — Dois-tu toujours, comme la craintive chevrette dans les bois, comme le spectre au milieu des ténèbres, poursuivre ta course vagabonde ? De-

(1) Nom des nymphes qui, d'après une croyance populaire, habitent les eaux de la Switeź.

meure plutôt avec celui qui t'aime, demeure, ô ma chérie, avec moi. — Ma chaumière est près d'ici, au milieu de ces épais coudriers. Tu y trouveras en abondance des fruits, du miel et du gibier. »

« — Arrête, arrête, répond-elle, jeune téméraire ! je n'ai pas oublié ce que mon vieux père me disait souvent : L'homme a des paroles ravissantes sur les lèvres, et il couve dans son cœur des projets perfides. — Je crains plus ta perfidie que je n'ai de foi dans ton amour. Je pourrai céder à tes prières ; mais me seras-tu fidèle ? »

Le jeune homme tombe à genoux, jure par les puissances infernales et par la lumière sainte de la lune. Mais, observera-t-il son serment ?

« Observe-le, chasseur, observe-le ; car, malheur au parjure, pour la vie malheur ! et malheur à son ame damnée ! »

Elle dit, s'élance, pose sa guirlande sur son front, salue de loin le chasseur, et fend légèrement les ondes.

En vain le chasseur se précipite sur ses pas... il ne peut l'atteindre. Elle disparaît comme l'haleine des vents..... Il est seul.

Il est seul ! Il recule.... la terre cède sous ses pas ; le silence l'environne ; il n'entend que le bruissement des roseaux qu'il froisse dans sa course. Il promène ses pas errans, il lance ses regards errans. Le vent souffle à travers les bois, le lac s'enfle et s'agite.

Soudain l'abîme s'entr'ouvre : ô prodige ! du sein des plaines argentées de la Switeź, apparaît une beauté virginale. Sa figure a la pâleur de la rose rafraîchie par les larmes du matin ; comme un nuage léger, un léger vêtement dessine ses formes célestes.

« Jeune homme, beau jeune homme, dit la vierge d'une tendre voix, pourquoi errer à cette heure sur les bords de la Switeź ? Tu regrettes la cruelle, la volage qui t'attire dans la forêt pour t'abandonner, pour te plonger dans les tourmens, pour rire de toi. — Viens.... je te consolerai. Laisse-moi chasser tes soupirs et tes chagrins ; viens à moi, oh ! viens à moi ; nous agiterons ensemble ces ondes de cristal. Veux-tu, comme une légère hirondelle, effleurer seulement la surface de

l'onde, ou, vif et frétillant comme un poisson, veux-tu faire jaillir l'eau avec moi tout le jour? Veux-tu, la nuit, sous une tente de cristal, reposer sur les lys moelleux des eaux, et t'endormir au milieu de visions célestes? »

Soudain brille un sein de cygne. Le chasseur fixe sur la terre des yeux modestes... la vierge s'approche d'un bond léger, et: « Viens à moi, s'écrie-t-elle, viens à moi! »

Elle livre au gré du vent ses pieds ailés, se pavane comme l'arc-en-ciel en décrivant un grand cercle, fend les ondes, et fait jaillir les gouttes argentées.

Le chasseur s'élance et s'arrête.... Il voudrait se précipiter vers elle, et n'ose pas. Soudain une vague bleue lui caresse légèrement la plante des pieds; elle le caresse, le séduit, le transporte comme la vierge pudique qui presse en secret la main de son amant.

Le chasseur oublie sa belle, foule aux pieds ses sermens, et se précipite en aveugle dans l'abîme, séduit par de nouveaux appas.

Il court et regarde, il regarde et court: le voilà déjà loin du rivage, folâtrant au milieu du lac. — Il presse dans sa main une main de neige; il plonge les yeux dans un visage céleste; il poursuit de ses lèvres des lèvres de rose, et tournoie au dessus de la terre.

Soudain, au souffle du vent, tombe le nuage qui voilait la vierge. Le chasseur reconnaît la jeune fille.... c'est la jeune fille de la forêt.

« Où sont tes sermens? où sont mes conseils? s'écrie-t-elle. Malheur au parjure! pour la vie malheur! et malheur à son ame damnée!

« Ce n'est pas à toi qu'il appartient de folâtrer sur ces gouffres argentés; la terre engloutira ton corps, et le sable éteindra le feu de tes yeux. Au pied de ce mélèse, ton ame attendra dix siècles; les flammes éternelles la dévoreront, sans qu'on puisse les calmer. »

A ces mots, le chasseur promène ses pas errans, ses yeux sont hagards; le vent souffle à travers la forêt, l'onde s'enfle et s'agite.

Elle s'enfle, s'agite et s'entr'ouvre, et la jeune fille et le jeune homme sont engloutis dans le gouffre béant.

Depuis, chaque jour, l'onde s'agite, écume; depuis, on voit, à la lueur de la lune, errer deux ombres légères. C'est le jeune homme et la jeune fille.

Elle folâtre sur le lac argenté, il gémit sous ce mélèse. Quel est ce jeune garçon? C'était un chasseur de la forêt voisine. Et quelle est cette jeune fille?... Je l'ignore.

VARIÉTÉS.

UN MOT SUR LA QUESTION D'ORIENT.

Nous vivons dans un temps où les questions mûrissent vite. Le monde est emporté vers des destinées nouvelles avec une effrayante rapidité. Au commencement de cette année, un noble poète, au sein de la Chambre des Députés, faisait entendre quelques paroles de prévoyance sur les éventualités qui pouvaient naître de la situation actuelle de l'Orient.

Et voilà que déjà ces paroles de prévoyance acquièrent une autorité qui semble être la menace d'un événement sur le point d'éclater.

Les deux principes dont la lutte devient plus terrible aux époques de transformation humanitaire, ces deux principes tendent toujours à une trève après un long combat, et la trève ne peut s'établir qu'en fixant à l'un et à l'autre le champ dans lequel ils doivent circonscrire leur action. Maintenant que le moment serait venu d'arriver à cette suspension d'armes, à cette *trève de Dieu*, si nécessaire aux deux antagonistes pour prendre de nouvelles forces, il se rencontre un obstacle qui n'avait pas été prévu. L'obstacle consiste en ce que la Russie, qui à elle seule se charge de représenter le principe absolu, n'a pas de limites territoriales dans lesquelles on puisse parquer son action.

C'est ce qui rend la question de l'Orient si compliquée ; c'est ce qui empêche l'humanité de respirer pour se préparer à une lutte nouvelle ; c'est ce qui empêche toute sécurité dans le travail graduel de la civilisation.

Combien de temps encore l'Europe sera-t-elle obligée de tenir d'une main la truelle, et de l'autre l'épée?

Les seuls alliés réels que puisse avoir la Russie en Europe sont les puissances qui furent ses complices dans le partage de la Pologne, et tôt ou tard elles doivent vouloir s'affranchir du fardeau de cette triste solidarité qui a été si féconde en malheurs de tous genres.

En effet, la Prusse est protestante, c'est-à-dire, a une religion qui reconnaît le libre examen, ce qui constitue une antipathie fondamentale avec le principe même du gouvernement russe.

Et pour l'Autriche toute catholique, elle doit bien sentir que les envahissemens non réprimés de la Russie ne tarderaient pas de lui faire courir les mêmes dangers que lui fit courir la Turquie au temps de sa puissance. Alors la Pologne n'aurait plus à lui envoyer un Jean Sobieski pour la délivrer.

On ne saurait trop insister sur ce point. La Russie, tout asiatique, ne pouvait supporter les institutions européennes fondées en Pologne par le traité de 1815. Le soulèvement de la Pologne était donc un fait toujours à la veille de se produire, un fait inéluctable, dès le moment où Varsovie fut livrée à l'impuissante loyauté d'Alexandre. Ainsi, après le crime d'avoir souffert le partage de la Pologne, la plus grande faute qui ait été commise fut celle d'avoir consenti à ce que la liberté d'un peuple européen fût garantie par un despote asiatique.

Voici ce que j'écrivais dans la REVUE EUROPÉENNE, à propos des *Paroles d'un Croyant* :

« Le livre de M. de la Mennais n'est point un livre isolé, sans précurseur, tombé inopinément au milieu de nous. Celui des *Pélerins polonais* du poète Adam Mickiewicz, tra-

duit par M. de Montalembert, l'avait précédé. Il faut bien remarquer le fait, parce qu'à mon avis il est considérable. Pour un très grand nombre de personnes, pour l'instinct même des populations, le sort de la Pologne a été comme une sinistre menace du sort qui pourrait être réservé à l'Europe tout entière. Et, au sein de multitudes passionnées, si amèrement sympathiques à de tels désastres, des cœurs généreux se sont émus d'abord d'une pitié profonde, ensuite ont été saisis d'une épouvante immense. Oui, j'en ai l'intime conviction, l'abolition aussi complète, aussi implacable de la nationalité polonaise, la dispersion sur toute la surface du globe de tant de guerriers indomptables et pourtant domptés, mais domptés seulement par d'effroyables catastrophes; les maux sans nombre et sans nom qui continuent de peser sur l'ancien boulevard de la chrétienté; oui, j'en suis convaincu, le récit et l'aspect de tant de maux, de tant de ruines, de si irrémédiables misères, ont été pour beaucoup dans nos perturbations intérieures. On s'est demandé avec angoisse comment pourrait s'accomplir cette transformation sociale, qui occupe péniblement et nos corps et nos esprits, comment elle pourrait s'opérer en présence d'un pouvoir absolu qui n'entend à aucune transaction, qui donne aux forces aveugles et fatales de l'Asie l'appui des forces intelligentes et libres de l'Europe, qui va toujours envahissant comme s'il ne pouvait jamais être réprimé, qui n'a point de limite naturelle et assignable, qui se réfugie au besoin dans les retraites inaccessibles du Nord, ou même dans l'incendie de ses capitales. On s'est dit : voilà que la barrière est brisée; nos grandes gardes avancées ont péri; il n'y a plus qu'un tombeau, un vaste et lamentable tombeau entre la barbarie et la civilisation. Alors l'expression de douleur profonde pour ces malheurs immérités de notre sœur glorieuse, la Pologne, est devenue l'expression générale d'une terreur incroyable sur nos propres destinées. Alors toutes les libertés en puissance ou en expansion se sont alar-

mées, et la première de toutes, la liberté religieuse, a jeté un cri de détresse. Alors enfin les peuples sont entrés dans une sorte de méfiance fébrile à l'égard de leurs gouvernemens, et ont voulu essayer de se sauver eux-mêmes. »

Il me semble que ces considérations, à peine ébauchées, pourraient donner lieu à d'immenses développemens.

L'homme qui porta quelques années le poids de l'Europe, s'il l'eût voulu, aurait reconstruit la digue contre laquelle s'était brisée la barbarie représentée par les Turcs, et contre laquelle, aujourd'hui, devrait se briser une seconde fois la barbarie représentée par l'empire russe.

L'Europe en est venue à payer de ses inquiétudes ses torts d'une si prodigieuse ingratitude à l'égard d'un peuple qui la sauva.

Maintenant que la terrible éventualité de la chute de l'empire ottoman s'offre à toutes les imaginations, comment espérer quelque repos jusqu'à l'accomplissement du décret providentiel qui sera, selon ce que nous ferons, un décret de clémence ou un décret de rigueur?

Lorsque les Turcs cesseront d'être *campés en Europe*, qui ouvrira et fermera, à son gré, les portes des deux anciens mondes?

Que la Russie établisse ses forteresses là où sont encore les tentes turques, il est facile de prévoir que, dans un avenir assez prochain, l'empire russe, sans lien réel, sans cohésion, sans force assimilatrice, sans unité, se dissoudrait inévitablement pour former deux ou peut-être même trois royaumes; mais avant cet événement, qui serait une catastrophe pour lui et une délivrance pour nous, par quelles calamités n'aurions-nous pas à passer?

Quoi qu'il en soit, il est grand temps de pourvoir à sa sûreté, à son indépendance.

Aujourd'hui, nous pouvons encore faire notre destinée, le pourrons-nous demain?

BALLANCHE.

CONSCRIPTION EN POLOGNE.

Pour pendant à l'article du recrutement russe dans les provinces polonaises, qui a été inséré dans un des derniers numéros du *Polonais*, nous allons donner quelques détails sur l'ancienne conscription dans le ci-devant royaume de Pologne. Quoique ce tableau soit moins sombre et moins horrible que celui que nous avons déjà présenté, il est néanmoins tellement repoussant et si contraire au mode de recrutement reçu dans les pays civilisés, que nous croyons de quelque intérêt de le placer sous les yeux de nos lecteurs.

La loi fondamentale du pays avait égalisé toutes les classes de la société, et elles se virent obligées de consacrer leurs forces et leur vie au service et à la défense de l'Etat; mais la patrie n'en avait nul besoin tant que devait peser sur elle le joug étranger; aussi l'on servait sans enthousiasme, à contre-cœur; on cherchait à se soustraire à cette corvée, à parer le coup qu'elle voulait porter en donnant un remplaçant, et l'on n'allait s'ensevelir dans les écuries de la cavalerie ou dans les casernes des fantassins, que pour tuer le temps qui pèse souvent à la jeunesse, ou pour se faire une carrière qui était loin d'être brillante, puisque dans les premières quinze années du gouvernement russe en Pologne, un seul militaire de la nouvelle organisation fut parvenu au grade de capitaine.

Malgré toutes les persécutions, une discipline plus que cruelle, souvent atroce, et des lois barbares que subissaient les soldats, on voyait une multitude de jeunes gens, désœuvrés pour la plupart, encombrer tous les rangs de la hiérarchie militaire. Six, sept et quelquefois dix ans suffisaient à peine pour passer du grade de sous-officier à celui d'officier; c'est ainsi que le plus bel âge, la plus belle par-

tie de la vie, s'écoulait entre une étrille et un service de nuit, entre les prouesses de la taverne et la débauche; car il était sévèrement défendu aux soldats et aux sous-officiers de paraître dans la bonne compagnie, d'aller au spectacle, aux bals, aux divertissemens publics. Des réglemens de discipline défendaient aux jeunes militaires de fréquenter les officiers, qui généralement prenaient avec eux un ton impérieux et hautain. Tel était le sort du jeune homme qui entrait au service militaire. Bien élevé et issu d'une bonne famille, il tombait dans ce gouffre, au milieu de tous les vices, et s'il avait assez de force d'ame et d'honnêteté pour échapper à la dépravation, à la décomposition de son être moral, il s'oxidait, il se rouillait peu à peu au contact d'hommes grossiers, aux mœurs impures, et recevait insensiblement les impressions vicieuses dans cette nouvelle sphère où il était lancé.

Le gros de l'armée se composait des recrues renouvelées en partie tous les ans. La loi prescrivait dix années de service, après lesquelles le soldat pouvait rester dans le corps, et alors il était décoré d'un chevron et avait la permission de se marier.

La loi de conscription nous arriva en 1807 avec les Français. Autrefois, sous nos rois électifs, la cavalerie n'était formée que de nobles; l'infanterie se composait des légions étrangères et des levées faites dans les domaines royaux et les terres du clergé : les biens des particuliers en étaient seuls exempts. La constitution de 1792 avait su répandre l'enthousiasme dans tous les rangs de la nation polonaise; toutes les classes furent appelées à coopérer à la régénération de la patrie. Depuis 1815, la loi de conscription fut plusieurs fois changée, rechangée et bouleversée comme toutes les autres lois qu'imposait à la Pologne un maître nouveau et étranger. Chaque commune fut obligée de tenir un registre de sa population ; tous les jeunes gens, de vingt à trente ans, furent soumis à la conscription.

Pour choisir les hommes les plus beaux, les plus forts et les plus propres à porter les armes, voici comment on s'y prenait. Chaque palatinat était divisé en districts, chaque district avait un ancien militaire réformé dont le grade ne dépassait pas celui de capitaine. Il faisait une tournée dans le district, suivi d'un chirurgien et d'un délégué des propriétaires fonciers, qui se trouvait presque toujours en défaut, tant la charge était incommode et onéreuse pour celui qui devait la remplir.

L'officier visiteur choisissait pour ses étapes les maisons les plus riches et les mieux pourvues de ce qui rend la vie agréable. Il y établissait son état-major, et embrassait de son quartier-général un grand nombre de villages dont les propriétaires ne pouvaient satisfaire à ses exigences exorbitantes. On faisait accourir des environs toute la population mâle de vingt à trente ans, et à l'appel nominal chaque individu se présentait nu, tremblant; on l'approchait de la mesure, puis le chirurgien visitait son corps, sa poitrine, ses membres, lui regardait la bouche, soufflait dans les oreilles, et, après un long examen, énonçait son opinion. On passait ainsi en revue toute cette foule qui attendait des jours entiers avant de pouvoir se présenter à l'œil scrutateur des arbitres subalternes de ses destinées. Deux mois après, cette opération se renouvelait au chef-lieu du district devant les autorités supérieures qui statuaient en dernière instance sur la destination de chaque individu. Les recrues choisies par les autorités militaires étaient amenées, sous escorte, à Varsovie, pour subir la dernière épreuve et passer par les mains habiles du grand-duc Constantin. Rien de si comique que de voir le grand-duc courant dans les rangs des recrues entassées dans les salles du Palais-de-Saxe qui se trouvait trop petit pour une si grande foule. Ils étaient là pêle-mêle, pouvant à peine respirer et se remuer dans une atmosphère corrompue. Le grand-duc s'élançait au milieu d'eux avec une figure radieuse, suivi de ses aides-de-camp, des généraux et des officiers de son état-major;

là aussi se réunissaient les officiers de tous les régimens polonais qui venaient chercher des recrues. Le grand-duc lui-même désignait les régimens, et alors l'adjudant saisissait son homme par les oreilles ou par le collet, ne pouvant le prendre par les cheveux qui étaient rasés. C'était un tumultueux brouhaha dont ne peuvent guère se faire une idée ceux qui n'ont jamais assisté à cette scène dégoûtante. Le grand-duc paraissait pourtant y prendre le plus vif plaisir. Parfois, son front soucieux se déridait à la vue de tant de nouvelles victimes, et un sourire infernal courait sur ses lèvres.

C'était vraiment un spectacle amusant de voir des officiers supérieurs vieux et cassés, à gros ventre, à perruques flottantes, courir essoufflés, obéissant au seul geste du grand-duc. Ensuite venait le tour des jeunes gens nobles qui présentaient des remplaçans ; c'est alors que le grand-duc accablait ces jeunes gens de toute sorte d'outrages. Éminemment despote, il haïssait la noblesse polonaise, car il pressentait qu'elle sera toujours la première cause de la décadence du pouvoir russe en Pologne.

La loi tolérait l'acceptation des remplaçans ; mais le grand-duc se mettait au dessus de la loi et agissait selon son bon plaisir. Il arrivait quelquefois qu'il refusait les remplaçans de ceux qu'il voulait forcer à endosser l'uniforme. Le pays se ressentait cruellement de la perte de tant de bras propres au travail, et de tant d'hommes enlevés dans l'âge le plus propre à se marier, et qui ne jouissaient de ce droit qu'après dix ans de service. Ce service si long et si pénible isolait l'armée du reste de la population. Et si l'on ajoute que la mortalité dans cette armée de 30,000 hommes s'éleva à 29,000 dans l'espace de 14 ans, on ne pourra assez déplorer les pertes que le système militaire du grand-duc fit éprouver en pleine paix au royaume de Pologne.

CORRESPONDANCE PRIVÉE.

Nous venons de recevoir plusieurs lettres des frontières de Pologne, remplies d'intéressans détails que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs.

25 mai 1834.

«... François Potocki, président de la Commission du palatinat (Wojewódzka), cet homme tant méprisé en Pologne, a *forcé* les habitans à une *souscription volontaire* très considérable, afin de fêter l'arrivée de Paszkiewicz à Varsovie. Aussitôt après son retour, ce *bienfaiteur de la Pologne* a répandu des graces et des faveurs : les palatins Czarnecki et Grabowski, le castellan Alexandre Walewski, ont reçu des décorations et des pensions de 20,000 à 25,000 florins; et l'heureuse nation de se réjouir par l'organe de ces dignes citoyens! Il y a eu des bals, des spectacles, des réjouissances publiques; tout cela aux frais de la nation. En outre, l'arrivée de notre bienfaiteur a été célébrée par une représentation théâtrale chez Ożarowski, où l'on a joué *l'Impromptu de campagne*, et une autre pièce de circonstance, dans laquelle furent chantés des couplets en l'honneur de Paszkiewicz. Voici un de ces couplets, que je vous donne textuellement :

Chantons, fêtons celui que tout le monde aime,
Fêtons son retour dans nos cantons.
Moi qui suis père et mère,
Dans ce double caractère,
De mes deux sexes
Je veux vous plaire.

« Pour comprendre ceci, il faut savoir que ces fadaises étaient chantées par un nommé Dzierzbicki, connu à Varsovie sous le nom de *demoiselle*, et qui, à cette occasion, se travestit en femme, la gorge et les bras nus. C'est

un être si bafoué, et les paroles sont si stupides, que cette fête a eu l'air d'une mauvaise plaisanterie.

« ... Vous savez sans doute que, par l'entremise d'un de ses agens nommé Maniecki, la Russie a tenté de fomenter dernièrement à Cracovie une sorte de complot et d'émeute, afin d'avoir un prétexte pour détruire ce dernier débris de l'indépendance polonaise.

« ... Il nous parvient quelquefois de ces écrits publiés à Paris sous le titre de : *Nowa Polska* (Nouvelle Pologne); il est évident que ce sont des têtes chaudes et des partisans de la Russie qui contribuent à la rédaction de ces libelles. »

La lettre suivante vient d'être adressée, de Pologne, à un des réfugiés polonais résidant à Paris.

« Je voudrais bien vous donner quelques nouvelles de la Lithuanie, mais l'histoire de cette belle province de notre pays peut se décrire en trois mots : *la prison, les chaînes et la potence.* Les malheureux habitans sont en proie à une anxiété continuelle ; car, sous le régime d'aujourd'hui, il n'y a rien de respecté ni de sacré ; on ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni le rang : la jeune fille est déportée en Sibérie, à côté d'un criminel, et attachée à une barre de fer ! De petites filles, dans une pension, furent battues de verges, pour avoir chanté l'air national du 3 mai !.. Je n'ai pas la force de continuer ce triste récit, car ma main se refuse à tracer un si horrible tableau ; le jour viendra où la main de la Providence tracera avec des caractères sanglans un tableau plus complet de ces cruautés dans l'ame de leur auteur....

« Je n'ai point de bonnes nouvelles à vous donner de la Galicie ; des mouvemens imprudens dans le cercle *Czortkowski* amenèrent de nouvelles persécutions sur des réfugiés paisibles, qui y trouvèrent un asile ; des citoyens honorables furent compromis ; d'autres, plus réfléchis et moins audacieux, qui, prévoyant la malheureuse issue, refusèrent d'y participer, et quittèrent leurs résidences, fu-

rent proclamés traîtres par quelques têtes chaudes. Est-ce un moyen de regagner la patrie et de mériter la sympathie des autres nations ? Veuillez donner de la publicité à ces tristes détails, et tâchez d'arrêter de malheureuses victimes, qui pourront, en d'autres circonstances, mieux employer leur courage et leur dévouement ; que ce feu sacré ne s'allume pas avant le temps. Le but est noble et honorable, mais quel moyens d'y parvenir ? Veulent-ils que cette jeune partie de la nation polonaise, pleine de vie et de patriotisme, périsse sur l'échafaud ? Oh ! pourquoi n'ont-ils point plutôt tous péri sur le champ de la gloire ?...

« *P. S.* J'apprends à l'instant que M. Słotwinski, éditeur d'un ouvrage périodique, *Czasopismo naukowe*, de la bibliothèque des Ossolinski, vient d'être jeté dans une prison réservée pour les criminels, pour avoir gardé chez lui un écrit libéral qu'on lui attribue. »

Nous croyons être agréables à nos lecteurs, et surtout aux Polonais, en leur fournissant les extraits suivans des lettres écrites par des officiers polonais de Bougie et d'Alger ; on y trouvera des détails sur la situation de leurs compatriotes en Afrique.

« La légion étrangère à Alger est mise sur le pied des régimens français : la même base d'organisation militaire, les mêmes lois et récompenses, les mêmes avantages accordés aux longues années de service. La solde est d'un sou au dessus de celle des autres soldats français ; en outre, on donne tous les jours un demi-litre de vin, du pain, du riz, du sel et de la viande. Quant au climat, on en fait en France un tableau exagéré ; il est tout naturel qu'on doit avoir un régime et des alimens analogues au pays où l'on se trouve. Ceux qui sont habitués à de fortes libations sont plus que les autres exposés aux fièvres ; quelques uns ont succombé ; mais la mortalité n'a pas été grande, et le nombre des malades diminue à un tel point, qu'en 1832, l'état sanitaire

des soldats à Alger a été plus satisfaisant que celui des soldats en France. Aujourd'hui, on compte à peine deux malades par compagnie de cent hommes. Notre garnison est en ce moment à Bougie. Dans la dernière expédition, il n'y a eu personne de tué ou de blessé. Trois officiers polonais, quatre sous-officiers et un soldat, ont été présentés aux récompenses militaires.

« Trente-neuf Polonais, arrivés de Marseille, sont débarqués à Oran ; madame Sieminska, épouse du capitaine de ce nom, se trouve parmi eux. Presque tous sont officiers. Quelques uns d'entre eux témoignèrent le désir d'entrer dans le bataillon polonais ; mais la plupart sont fort mécontens de se trouver à Oran. Cependant leur position est encore moins triste que celle de beaucoup de nos compatriotes qui sont dans les dépôts et sous la surveillance de la police. Ici, tous jouissent de la liberté, et se trouvent sous la protection bienveillante du général Desmichels ; sa femme, née polonaise, a le plus grand soin de ses compatriotes, et contribue beaucoup à alléger leur infortune. Chaque Polonais, en arrivant à Oran, a reçu un logement et un terrain pour la culture d'un petit jardin. Outre la solde de 45 francs, ils reçoivent une ration d'officier ; en y ajoutant dix francs, on fait face pendant un mois au déjeuner et au dîner. Les officiers sont placés dans la légion étrangère, et doivent rester à Oran jusqu'à ce que leur nomination ait été approuvée par le roi. Le bataillon polonais n'a pu encore être formé à cause du petit nombre de Polonais. Le détachement qui occupe Bougie a environ trente hommes, dont la moitié seulement se compose de Polonais ; le reste est un mélange de toutes les nations. Le ministre de la guerre a donné ordre d'organiser les bataillons polonais, italiens et allemands, sans mêler les étrangers de nations différentes. Il y a un an, lorsqu'il n'y avait en Afrique qu'une compagnie de Polonais, le ministre de la guerre n'autorisa que deux de nos officiers, Baucz et Borchacki, à rester à Alger ; les autres furent renvoyés en France. Plus tard, on ajouta aux Polonais des soldats et des officiers

pris des bataillons allemands; ce qui fut l'occasion de plus d'une querelle. Ceux de nos officiers qui se trouvent aujourd'hui dans le bataillon polonais, ont une conduite exemplaire, et connaissent très bien le service. Dans les dernières expéditions, nos compagnies se sont très bien montrées: on doit ce résultat aux sous-officiers, qui pour la plupart sont Polonais.

« ..... L'état sanitaire en Afrique est satisfaisant. A Oran, il n'y a que quinze soldats malades sur mille; à Bougie, dans le bataillon du 59e, il n'y a que six malades sur sept cents; tandis qu'en France, dans les meilleures garnisons, on compte trente malades sur mille. A Alger, à cause de la proximité de la plaine de Metidja, et à Bone à cause des marais, la mortalité était plus grande. Les habitans de Bougie sont des montagnards pleins de bravoure et presque inaccessibles à nos mœurs et à nos usages. Aux environs d'Oran, le peuple est brave et civilisé; il conserve le caractère ancien des Maures. Je n'oublierai jamais les momens que j'ai passés au milieu d'eux; c'est alors que je me suis convaincu que les Européens les plus civilisés ont encore beaucoup à apprendre de ce peuple. Ses usages et ses mœurs ont quelque analogie avec les usages anciens des nations de l'Europe : les plus riches se mettent dans les premiers rangs au combat; ceux qui ont moins de fortune et ceux qui sont au service des premiers les suivent à une certaine distance, leur chargent les armes, et n'entrent dans la lutte que dans le cas où leurs chefs sont blessés ou faits prisonniers. Les nègres sont chargés du transport des munitions, et se trouvent à deux ou trois lieues du champ de bataille.

La saison la moins favorable pour se rendre à Alger commence au mois de novembre et finit au mois de février. Le bateau à vapeur met quarante-huit heures pour aller de Toulon à Alger; les bâtimens ordinaires mettent cinq à six jours de Toulon à Oran et à Bougie. »

CHRONIQUE POLONAISE.

POLOGNE PROSCRITE.

Allocation de subsides aux réfugiés en Angleterre. — Un événement inattendu vient de donner quelque consolation aux malheureux réfugiés qui, après avoir enduré d'horribles traitemens en Prusse et forcés de s'embarquer pour l'Amérique, ont touché, comme par miracle, le sol de l'Angleterre. Le parlement leur a voté des subsides. Éclatant triomphe de la force de l'opinion publique qui, tant de fois, déjà s'est énergiquement déclarée en faveur de la Pologne, soit au sein de la représentation nationale, soit dans les grandes réunions publiques consacrées aux affaires de ce pays, soit dans les adresses et les pétitions présentées au Roi et au parlement, soit enfin dans ces nombreuses sociétés d'Amis de la Pologne qui veillent avec un si beau dévouement à ses intérêts, au sort de ses enfans dispersés! L'Angleterre semble aujourd'hui vouloir en quelque sorte expier, par ses nobles démonstrations envers les débris d'une malheureuse nation, l'abandon dans lequel elle la laissa au moment de sa glorieuse lutte. Alors, une parole énergique de son cabinet, appuyée par celui de la France, aurait répandu la terreur dans les rangs moscovites et sauvé la Pologne. Mais, hélas! l'occasion est perdue, et ce qui alors demandait de faibles efforts exigerait aujourd'hui de grands sacrifices; conséquence inévitable d'une politique absorbée par des affaires domestiques, qui fut loin d'être à la hauteur des circonstances. C'est un sujet bien vaste à traiter, que les suites désastreuses que peut avoir pour l'Europe la chute de la Pologne, et les immenses avantages qu'elle aurait retirés de sa régénération. Contentons-nous pour le moment d'exprimer le sentiment de notre plus vive gratitude à ces hommes honorables qui ont surtout contribué à sauver tant de braves livrés à la misère. Honneur à vous surtout, lord Dudley Stuart, vous qui par votre zèle infatigable avez exercé une si grande influence dans l'allocation de ces subsides; votre nom sera

béni parmi les Polonais et leur reconnaissance vous est à jamais acquise!

La position des réfugiés en Angleterre était des plus critiques; trop nombreux pour pouvoir exister, à l'aide des souscriptions particulières, sans aucune connaissance de la langue, privés de tous moyens pour pourvoir à leur subsistance, ils ne voyaient devant eux que le plus affreux dénûment et la mort. C'est alors qu'ils reçurent la lettre suivante que leur adressa le Conseil de la société des Amis de la Pologne à Londres.

Sussex Chambers, 24 mai 1834.

Messieurs,

Je suis chargé par le Conseil de vous informer que c'est avec le plus profond regret qu'il se voit obligé de vous faire connaître la diminution des fonds obtenus du public pour venir à votre secours.

Sentant vivement votre position affligeante et votre dénûment, le Conseil pense qu'il est de son devoir de vous informer que la balance entre ses mains ne lui permettra pas de faire, mardi prochain, le paiement accoutumé. Un compte vous sera soumis; il présentera la somme qui reste à votre disposition. Le Conseil vous recommande d'en faire l'usage le plus conforme à vos intérêts.

Le Conseil se doit à lui-même de vous faire observer que le but de l'association n'a jamais été de s'occuper de secours pécuniaires; mais votre position critique l'a engagé à faire un appel au public; appel qui, nous le disons à regret, a été vain et inutile pour assurer un secours permanent.

Le Conseil est forcé de se rendre à la pénible évidence que, pour le moment, rien de plus ne peut être fait pour vous; mais vous pouvez être assurés que ses membres ne se rallentiront pas dans leurs efforts; qu'ils ne négligeront aucun moyen de vous procurer quelques secours; qu'ils conservent toujours le plus vif intérêt pour votre bien-être, et sont toujours animés du désir le plus sincère d'adoucir la déplorable position dans laquelle vous vous trouvez.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, etc.,

K.-F.-H. Mackenzie, *Secrétaire honoraire.*

Cette lettre dévoilait aux Réfugiés leur triste position ; ils se voyaient en proie à toutes les angoisses de la misère quand, dans la séance du 3 juin, lord Dudley-Stuart a présenté au parlement une motion afin d'engager le gouvernement anglais à accorder des secours aux réfugiés polonais en Angleterre, qui se trouvent dans une grande détresse. Le noble lord, après avoir succinctement rappelé les événemens qui se passèrent en Pologne en 1830 et 31, et avoir tracé le tableau de cruautés exercées dans ce malheureux pays, s'est exprimé en ces termes : « J'espère que la chambre ne fermera pas l'oreille aux prières de braves qui ont tout sacrifié pour la liberté, tout, excepté l'honneur. Vous savez, Messieurs, que les débris de l'armée polonaise, parvenus à se soustraire au carnage dont tant de milliers de leurs compatriotes furent les victimes, sont venus chercher un asile en Angleterre, pleins de confiance dans sa généreuse hospitalité. En songeant à ce que l'Angleterre avait fait dans des temps antérieurs pour les réfugiés des autres nations, les malheureux Polonais ne pouvaient pas s'imaginer que la chambre des communes leur refuserait son assistance, à eux qui, plus que toute autre nation, avaient droit à sa généreuse sympathie. La Chambre des communes a voté depuis le commencement de ce siècle jusqu'à la somme de trois millions de livres sterling pour les réfugiés étrangers, sans distinction ; et ces secours n'ont point discontinué jusqu'aujourd'hui. Pendant la session actuelle, vous avez alloué des fonds pour de nobles proscrits qui se trouvaient dans la même situation que ceux dont je plaide la cause. Les réfugiés français avaient-ils plus de droits, plus de titres que les Polonais à notre bienveillance, à notre sympathie ? L'Angleterre s'est montrée généreuse en faveur des émigrés de toutes les nations ; ne serait-il pas honteux maintenant de la voir fermer sa bourse pour les Polonais, qui, plus que tout autre peuple, ont droit à son estime, à sa reconnaissance, et dont l'héroïque conduite fait l'admiration de l'Europe ! Vous avez entendu des voix éloquentes prouver en diverses occasions qu'il importe que la Pologne soit une nation indépendante. Laisserons-nous périr de faim sur nos rivages inhospitaliers des hommes courageux qui, pour avoir voulu reconquérir leur ancienne indépendance, n'ont plus de patrie aujourd'hui ? L'Angleterre est le seul pays où les réfugiés polonais n'ont

obtenu aucun secours. Le gouvernement autrichien, lui-même, leur a accordé quelques fonds; mais la France surtout a agi envers les Polonais avec une rare générosité: la Chambre des députés a voté pour eux trois millions de francs (ce qui équivaut à 140,000 livres sterl. environ). Je ne vous demande pas de lutter de générosité avec la France; car la somme que je réclame est bien insignifiante, comparée à celle qu'a donnée la France; j'espère que le gouvernement ne combattra pas ma motion sous prétexte que ce serait offenser la Russie que de secourir les réfugiés polonais. Nos ministres, je le sais, ont le cœur trop haut placé pour être guidés par ce motif. Mais puisque le gouvernement a consenti que 500,000 livres sterl. fussent accordées à la Russie, il ne s'opposera pas à ce qu'on vienne au secours des infortunés Polonais. »

Ensuite l'orateur a fait le plus touchant tableau de la détresse des Polonais qui sont en Angleterre et a lu une lettre qui lui a été adressée par le prince Czartoryski, le 28 mai, dans laquelle il est dit que ses compatriotes, exposés au plus affreux dénuement en Angleterre, n'avaient plus qu'une unique espérance, le succès de la motion, et que le refus serait d'autant plus cruel qu'il serait moins mérité.

« Je le répète, a repris l'orateur, je ne demande pas de grands sacrifices au pays; d'ailleurs je ne m'oppose nullement à ce que les secours soient accordés uniquement aux Polonais qui en auront réellement besoin, et que leurs compatriotes, qui pourraient plus tard se présenter, ne soient point admis dans la répartition de ces secours. Je prie donc la Chambre, a dit l'orateur en terminant, de nommer une commission chargée de présenter une adresse au Roi, pour supplier Sa Majesté de déterminer la somme qui sera distribuée aux malheureux Polonais qui sont en Angleterre, et en même temps, pour assurer Sa Majesté que la Chambre sera heureuse de se conformer à ses volontés. »

M. Buckingham a appuyé la motion de lord Dudley-Stuart.

Lord Althorp, chancelier de l'échiquier, a pris la parole et a dit qu'il voyait de grands inconvéniens à allouer des fonds aux réfugiés polonais, parce que ce serait engager d'autres Polonais à venir en Angleterre; aussi, il avait vu avec satisfaction que lord Dudley-Stuart demandait que les fonds ne fussent répartis qu'entre les Polonais qui se trou-

vaient actuellement en Angleterre. Je n'ignore pas, dit le ministre, que les réfugiés sont dans une grande détresse; aussi le gouvernement s'est décidé à ne point combattre la motion de mon noble ami ; mais il veut que les fonds accordés soient uniquement répartis entre les réfugiés polonais qui se trouvent maintenant en Angleterre. »

Après ces paroles du ministre, qui ont été suivies de vifs applaudissemens, M. Cutlar Fergusson et M. Hume ont pris successivement la parole, et après avoir approuvé les restrictions imposées par lord Althorp, ils ont exprimé toute leur gratitude au gouvernement d'avoir accueilli une motion tendant à secourir les réfugiés polonais qui méritaient à un si haut degré l'estime et la sympathie nationales.

La commission chargée de présenter une adresse au Roi a été immédiatement nommée.

Dans la séance du 9 juin, lord Dudley-Stuart est revenu sur sa motion relative aux réfugiés polonais. Après les observations, dit-il, que j'ai soumises à la Chambre, je suis dispensé de l'occuper plus long-temps de détails inutiles. On sait qu'il y a dans ce pays un nombre considérable d'exilés polonais dans un grand dénuement ; il est du devoir du gouvernement de les secourir. Comme la chambre a bien voulu déjà prendre la motion en considération, il ne s'agit plus que de préciser la quotité de l'allocation. Le nombre des Polonais réfugiés ici est de 460 ; un grand nombre d'entre eux étaient officiers dans l'armée; ce sont des hommes distingués et de bonne famille. Je pense que tout le monde trouvera très modérée la motion que je vais faire : je demanderai à la commission, la somme de 10,000 l. sterl. D'autres pays ont voté des sommes beaucoup plus fortes.

Après la citation textuelle de la motion de lord Dudley-Stuart, M. Thomas Attwood a pris la parole pour dire que l'allocation lui paraissait trop faible, et il a demandé que le chiffre fût porté à 16,000 liv. sterl.

Lord Althorp a considéré comme exagérée la motion du représentant de Birmingham (M. Attwood). L'allocation que la Chambre doit voter est celle qui est nécessaire pour faire vivre ces étrangers. Je prie encore mon noble ami (lord Dudley Stuart) de considérer qu'il ne doit compter sur la somme que pour douze mois. Si ces exilés quittaient l'Angleterre avant ce temps, le montant de la somme ne

serait plus exigé : 10,000 livres sterling suffiront pour leur assurer des moyens d'existence ; j'espère que l'on s'efforcera de trouver à ces malheureux exilés de l'emploi pour que la Chambre soit bientôt dégrevée de cette charge pécuniaire.

Sir Cknatchbull a exprimé l'espoir que le vote du secours ne serait pas annuel. Lord Althorp a répondu que l'allocation actuelle n'avait d'autre but que de secourir dans leur détresse les Polonais actuellement en Angleterre, et puis il a donné quelques explications sur le mode de répartition qui serait adopté pour ces secours.

Après quelques mots de M. Beaumont qui a annoncé qu'il était en relation avec une société dont le but est de trouver de l'emploi pour les exilés polonais, la Chambre a voté l'allocation de 10,000 liv. sterl. à répartir entre les réfugiés polonais.

Voici la lettre que le général Dwernicki a adressée à lord Dudley-Stuart, en témoignage de la gratitude de ses compatriotes :

Mylord,

Je me fais un devoir sacré de vous exprimer les sentimens de la plus vive reconnaissance qu'éprouve l'émigration polonaise, pour les efforts soutenus que vous avez faits, afin de couvrir de votre protection et de celle de vos illustres collègues, les malheureux débris de la Pologne.

Vous concevrez facilement la joie que nous a causée le succès obtenu dans vos Chambres en faveur de nos compatriotes débarqués à Portsmouth, et d'autres qui, ayant évité le malheur d'être transportés hors d'Europe, vont jouir désormais des subsides que la Grande-Bretagne leur a accordés. C'est à vous que nous devons ce résultat; et croyez que, malgré toutes les difficultés et contrariétés qui semblaient s'opposer à obtenir ce bienfait, je ne doutais pas du vote généreux. Non, Mylord, je n'en pouvais jamais douter, car votre protection leur est acquise ; car c'est assurés de votre appui qu'ils se sont présentés devant les représentans d'un peuple libre, comme les défenseurs de la plus belle cause, et comme victimes de leur dévouement à la patrie.

Sauvez-les pour la patrie, sauvez-les de l'Amérique, telle fut la conclusion de la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser, en date du 2 mars. Vous avez daigné accueillir avec bienveillance mes prières réitérées, et nos compatriotes, grâce à votre sollicitude, grâce à vos efforts infatigables, ne seront pas per-

dus pour la patrie, et attendront sur le sol anglais le moment favorable pour délivrer notre terre natale du joug barbare de nos oppresseurs. Comme homme de bien, vous trouverez la récompense dans le bien même qui vient de vous, et votre cœur généreux jouira des fruits de votre œuvre, lorsque vos protégés auront quitté ce pays hospitalier, pour voler aux combats contre les ennemis communs de la Pologne et de l'humanité. A l'abri désormais des vicissitudes dont les menaçait leur position précaire, honorés de vos bontés et de votre puissant appui, ils s'empresseront de se conformer en tout aux mesures que vous jugerez convenables d'adopter à leur égard.

Agréez, etc.

DWERNICKI, général.

— Les Polonais débarqués à Portsmouth sont encore dans cette ville; l'un d'eux, M. Swidzinski, raconte ainsi les affreux traitemens qu'ils ont subis du gouvernement prussien :

Portsmouth, 24 mai 1834.

« A notre entrée en Prusse, nous restâmes en quarantaine pendant six jours à Brodnica (Strasbourg); ensuite on nous dirigea sur les werder, nous donnant pour cantonnemens les villages voisins d'Elbing. Le 20 décembre 1831, nos officiers nous abandonnèrent, et les autorités prussiennes nous pressaient pour que nous rentrassions dans le pays. Ne voulant pas nous rendre à ces sommations, plusieurs d'entre nous furent tués ou blessés par les hussards prussiens à Elbing; le reste fut enfermé dans un manége, où nous fûmes exposés pendant vingt-quatre heures à toute la rigueur du froid. Le 5 décembre, on renouvela les sommations à Dirschau; mais elles ne parvinrent pas à nous fléchir. On nous enferma dans une vaste brasserie, où, durant sept jours, nous fûmes exposés à la rigueur du froid. Le 28 janvier 1832, les Prussiens firent une sommation à nos compatriotes cantonnés à Fischau. Après une réponse négative, l'infanterie prussienne fit feu, et en tua neuf sur la place; douze autres furent grièvement blessés; quelques uns moururent à l'hôpital; les survivans furent enfermés dans la cour du château de Marienbourg, exposés à toute l'intensité du froid. Le 4 janvier, un décret prussien condamna à la prison criminelle de la forteresse de Graudentz, les trois sous-officiers Joseph Kotarski à deux ans, Léopold Gutowski à neuf mois, et Jean Swidzinski à six mois. Ce

dernier se trouve à Portsmouth. Quant à J. Kotarski, il restera en prison jusqu'à l'expiration de sa peine.

« Le 22 juin 1832, le général prussien Shmidt, résidant à Garnsee, expédia son aide-de-camp Hize, pour exécuter ses ordres. Ce dernier, placé à la tête de l'infanterie et de la cavalerie, supérieures en nombre à notre détachement sans armes, chargea avec rage nos compatriotes ; ils furent contraints en partie de rentrer en Pologne ; ils ne pouvaient résister à une pareille force ; quelques uns échappèrent par miracle, et les nobles débris (249 hommes) furent passés en revue par le général Shmidt lui-même. Il déclara qu'en conséquence de la décision royale, ils allaient travailler aux fortifications de Graudentz. Accablés par tant de cruautés, nous prîmes la résolution que nous inspira le désespoir : nous nous refusâmes à un travail si rude. Pendant trois jours, nous fûmes en proie à la faim ; sans secours, la bêche et la brouette à la main, nous travaillâmes deux années comme prisonniers, au nombre de 249. Durant ce temps, cinq moururent, trois se sauvèrent, neuf malades restèrent dans les hôpitaux, quatorze restèrent à Dantzick, et dix autres s'embarquèrent sur le vaisseau le Wrow-Elisabeth. En travaillant aux fortifications, nous fûmes souvent condamnés à des peines afflictives : lorsque nos forces épuisées n'étaient plus capables de terminer, dans un temps donné, notre ouvrage, on nous ôtait nos vêtemens, et on nous enfermait dans des chambres dégarnies de meubles, dont le plancher était hérissé de bois coupés en triangles placés l'un à côté de l'autre ; les sommités de ces triangles, en bois très dur, étaient tellement tranchantes, qu'on ne pouvait trouver aucune position supportable : on ne pouvait être debout ni couché sans éprouver des douleurs cuisantes. Pendant ce temps, nous fûmes secourus par des mains invisibles ; les sommes suivantes nous furent envoyées : 1° 50 florins de Pologne (30 francs) ; 2° 28 écus de Prusse (110 francs) ; 3° 78 écus (310 francs). Notre reconnaissance sera éternelle pour ces bienfaiteurs inconnus.

« Enfin nous vîmes arriver nos autres frères de malheur ; c'étaient les débris des insurgés de Lithuanie, de Samogitie et de la Russie-Blanche, qui faisaient partie du corps de Chłapowski. Ils échappèrent aux coups de fusil et de bâton ; à l'époque de leur rentrée forcée en Samogitie, on les réunit à Dantzick, et on les fit travailler aux fortifications de

Forwasser ; mais, malades et exténués de fatigue, on leur administra de nouvelles corrections, et, comme inutiles, on les embarqua pour l'Amérique. »

Jean SWIDZINSKI, *sous-officier au* 6e *de lanciers.*

— La mort du général Lafayette a rempli de deuil tous les cœurs des Polonais. Ils se sont réunis dans plusieurs villes, entre autres à Blois, Caen, Bourges, Périgueux, pour rendre leur dernier hommage à ce noble défenseur des droits de la Pologne. Les membres de la diète polonaise présens à Paris ont délégué plusieurs d'entre eux pour témoigner au fils du défunt la part qu'ils prennent à ses justes regrets. Le palatin Ostrowski, désirant conserver pour les gardes nationaux de Varsovie un souvenir de l'illustre général, a adressé à M. Georges Lafayette la lettre suivante :

Monsieur,

Les gardes nationaux polonais, présens à Paris, se sont réunis à l'appel de leur douleur commune, afin de délibérer sur la manière la plus digne de rendre, dès aujourd'hui, leur hommage à l'impérissable mémoire de votre père, à celle de leur meilleur ami, de leur illustre camarade, du premier grenadier de la garde civique de Varsovie. Hélas ! en ces jours d'épreuve et de résignation, les gardes nationaux polonais se trouvent dans l'impuissance de manifester hautement les sentimens d'amour et de reconnaissance qui les ont constamment animés envers lui, et qui les animeront dans l'avenir le plus reculé, pour le grand citoyen dont ils déplorent la perte. Avant qu'il leur soit permis d'élever un monument à celui qui fut le premier fondateur de cette noble institution, fille aînée de la liberté, qui proclame que tout bon citoyen doit être en même temps soldat né de la patrie, nous croyons que la meilleure manière d'honorer l'homme des deux mondes est de nous pénétrer de plus en plus de l'esprit des sages leçons que, pendant le cours d'une vie si longue et si belle, Lafayette n'a cessé de donner aux citoyens-soldats ses enfans. Et comme tout ce qui peut nous le rappeler devient une nouvelle, une précieuse excitation *au bien* et *au beau*, dont votre père, de glorieuse mémoire, fut toujours le modèle, cette conviction intime, de même que votre bienveillance connue pour les Polonais, nous enhardissent à vous demander le don inestimable des épaulettes que le général Lafayette, en qualité de notre premier grenadier, a portées dans ces occasions solennelles où la

fraternité entre Français et Polonais, déjà consacrée par le temps, recevait encore de nouveaux témoignages.

Pleins d'espoir que vous voudrez bien, Monsieur, agréer notre demande, nous vous prions de recevoir l'expression de cette amitié tendre et héréditaire que nous vouons au respectable fils de notre illustre ami et protecteur.

Paris, le 28 mai 1834.

Antoine OSTROWSKI,
Sénateur palatin, général commandant la garde nationale de Varsovie, au nom des gardes nationaux polonais.

Voici la réponse de M. Georges Lafayette :

Paris, 1er juin 1834.

Général,

Au moment où la garde nationale de Varsovie combattait pour son indépendance, le nom de mon père fut placé par elle à sa droite comme celui d'un guide fidèle.

Aujourd'hui, pour honorer la mémoire du premier grenadier de leur choix, les représentans de cette garde civique veulent rentrer en possession de ses épaulettes si honorables, qu'il portait avec orgueil le jour où il fut chargé par eux de fraterniser en leur nom avec la garde nationale de France.

Quelque précieux que soit pour nous, fils et petit-fils du général Lafayette, l'héritage dont le sacrifice nous est demandé, nous le ferons sans regret, espérant que vos amis et vous, général, verrez dans l'abandon d'un si noble souvenir la preuve de la respectueuse gratitude que nous inspire l'expression de vos sentimens pour notre père vénéré.

Nous vous remercions de ne nous avoir demandé rien de plus, et nous contemplerons souvent avec admiration et reconnaissance ce casque polonais, qu'on vit toujours sur le chemin de l'indépendance et de la gloire, et qui fut posé par vous sur la tête de notre père, comme une récompense de son dévouement à la liberté du monde entier.

Permettez-moi, général, de vous prier d'être auprès de vos camarades de la garde nationale de Varsovie l'interprète des sentimens dont un ancien soldat français, fier d'avoir souvent combattu sous le même drapeau que les légions polonaises, leur offre le respectueux hommage.

G.-W. LAFAYETTE.

M. le prince Czartoryski a reçu la lettre suivante de la part de M. Georges Lafayette, en réponse à celle qu'il lui avait adressée quelques jours après la mort de son illustre père :

Paris, 2 juin 1834.

Monsieur,

J'ai reçu avec bien de la reconnaissance la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, au moment où je venais d'éprouver le plus grand des malheurs.

La sympathie des nobles et courageux proscrits qui représentent la nation polonaise est un honneur que la famille du général Lafayette ne saurait trop apprécier. Elle adoucit l'amertume de mes regrets ; elle serait une puissante consolation pour nous, si notre douleur n'était pas destinée à vivre aussi long-temps que nous.

Votre cause était chère à celui que nous pleurons, et c'est près de lui que nous avons appris à admirer ce généreux dévouement à la patrie, cet amour passionné de la liberté, ce courage désintéressé, qui forment le brillant apanage du caractère polonais.

Nous n'oublierons jamais, Monsieur, qu'un respectueux attachement à la Pologne et à ses valeureux enfans est inséparable de notre vénération pour la mémoire de mon père.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

George-W. Lafayette.

— L'émigration polonaise vient de perdre un de ses membres les plus honorables dans la personne de Louis Zambrzycki, nonce à la diète de Pologne, enlevé à la fleur de son âge, le 24 juin. Cette perte sera vivement sentie par ses amis et ses compatriotes; la patrie a perdu en lui un de ses fils les plus dévoués, sa famille un de ses membres les plus chéris. Zambrzycki appartient au nombre de ces braves, qui les premiers levèrent en Lithuanie le drapeau de l'indépendance ; avec son zèle et son courage, il rendit de grands services à la cause nationale ; il contribua puissamment à organiser l'insurrection. Paix à tes cendres, digne compatriote ! que ton ame noble jouisse de la récompense qu'elle a si bien méritée par ses belles actions ! — Les obsèques de Zambrzycki ont eu lieu le 26 juin ; presque tous les Polonais présens à Paris y ont assisté. Le palatin Ostrowski, M. Alexandre Jełowicki et plusieurs autres orateurs ont prononcé des discours sur sa tombe.

Un des poètes distingués de la Pologne nous adresse les

vers suivans en l'honneur de Zambrzycki. Les Polonais trouveront la traduction suivie du texte original.

O mon cher Zambrzycki, bien loin de la patrie,
La mort ferme tes yeux, dors en paix : car enfin,
Si la France a tes os, la Pologne chérie
A ton sang qui coula mille fois dans son sein.
Les guerriers entendront un jour ce sang qui crie :
« A son corps rendez-moi, guerriers ; je suis son bien ;
« Qu'en ses veines je rentre, il reprendra la vie,
« La beauté de la fleur, la vigueur du matin.
« Il aura l'âme ardente, il aura l'œil de flamme,
« Qu'il avait dans tes rangs, brave Radziszewski,
« Ou quand il me versait aux champs de Kowgany. »
Heureux celui qui meurt et qu'un tel sang réclame,
Heureux qui, s'endormant dans un pays lointain,
Entend la mort disant : héros jusqu'à la fin.

Paris, ce 28 juin 1834.

J. M.

Zambrzycki nasz! daleko od oyczystéy niwy
Smierć ci zwarła powieki, ale śpisz szczęśliwy,
Choć taka przestrzeń dzieli od polski twe zwłoki,
Zostały na iéy polach twoiéy krwi potoki.
Poczuie kiedyś krew szukać, i pytać rycerze:
« Gdie ten młodzian móy piękny! do niego należę.
« To nic że on tak blady wnet mu wstąpię w żyły
« Znów będzie iak kwiat świéży, iak poranek miły.
« Taki mu wrócę zapał, taki ogień w oku
« Jak gdy w Radziszewskiego stąpał czworoboku.
« Lub gdym pod Kowganami z ran iego tryskała. »
Szęsny tam, kogo będzie taka krew szukała.
Komu iuż dziś śpiącemu wśród obcych zagonu,
Anioł śmierci zaświadczył: *Dotrwał aż do zgonu.*

Paryż. 28. Czerwca 1834 roku.

A. G.

POLOGNE SOUMISE.

On a supposé qu'avec le temps qui use tout, même la haine et le désir de vengeance, la Pologne, vaincue et domptée, ne serait plus un sujet intéressant à traiter ; qu'il en serait d'elle comme de ces champs de sépulture, où les malheureux seuls, frappés dans leurs plus douces affections, vont planter ou cueillir des fleurs funéraires, sans qu'aucun intérêt général puisse y attirer la foule; mais on a supposé à tort; on a oublié qu'il est parfois des haines implacables, des vengeances que

rien n'assouvit et n'apaise ; des passions qui s'agitent après l'exil, après la disparition et la mort même des victimes. Cette cruelle activité, qui s'acharne impitoyablement sur ce qui ne peut plus résister, réveille les plus apathiques cosmopolites, ceux qui s'étaient déjà arrangés du présent, ceux qui auraient franchement voulu oublier le passé ; elle les réveille et reporte leur attention sur cette malheureuse Pologne, séjour de deuil et de misère, cette Pologne morte à tous les sentimens généreux, à tout ce qui donne du prix à la vie. Telles sont les idées qui nous sont suggérées toutes les fois qu'il nous arrive des nouvelles de ce pays. Elles n'offrent toutes à nos yeux que de nouvelles rigueurs, que de nouvelles persécutions. Le monde a vu, et l'histoire n'oubliera pas les noms des princes, des grands hommes qui se sont chargés de la glorieuse mission de défenseurs, de protecteurs des nations souffrantes. Il voit aujourd'hui avec surprise et horreur un souverain se revêtir volontairement du rôle de persécuteur, de bourreau et d'exterminateur d'un peuple vaillant et vertueux; il le voit remplir ce rôle comme avec une infernale volupté, avec ce zèle froid, cruel et persévérant qui caractérise si bien l'esprit du mal exerçant sur le genre humain sa fatale influence. N'avons-nous pas vu ce souverain? qu'est-il besoin de le nommer? Ne l'avons-nous pas vu dès son avènement au trône, ou plutôt dès le lendemain de son faux serment, détruire une à une toutes les libertés, les franchises de la nation polonaise, et s'efforcer de lui ravir même l'espérance? N'est-ce pas à lui que la malheureuse Pologne doit d'avoir vu l'autorité bizarre et illicite du grand-duc Constantin, de proconsulaire devenir dictatoriale? N'est-ce pas lui qui s'empressa d'enlever aux Polonais toute illusion sur la réalisation des promesses d'Alexandre relatives à un agrandissement du royaume? Ne s'empressa-t-il point au contraire de déclarer hautement que jamais il ne réunirait les anciennes provinces au petit royaume de 1815? Forcé de célébrer son couronnement à Varsovie, au lieu d'en faire une cérémonie nationale et auguste, ne l'a-t-il point dépouillée de tout ce qui pouvait la rendre agréable à la nation, en la réduisant à une triste parade, où l'on ne vit qu'un diadême étranger, un grand-duc revêtu d'un uniforme moscovite, un quasi-roi constitutionnel entouré de baïonnettes russes et d'un peuple silencieux? N'est-ce pas lui qui, après avoir juré de maintenir la Charte, l'a immédiatement violée, en suspendant le cours de la justice, en foulant aux pieds l'indépendance des juges, en arrachant les Polonais à leurs tribunaux naturels pour les traduire devant des cours et des magistrats russes? Lorsque l'excès des souffrances eut lassé la patience de la Pologne, lorsqu'après

avoir vainement demandé le redressement de ses griefs, elle courut enfin aux armes pour revendiquer ses droits, au lieu de blâmer le grand-duc d'avoir causé cette animadversion générale, au lieu de regagner par la clémence et la justice ce que son frère avait perdu par sa tyrannie et sa lâcheté, ce fut lui qui se décida froidement à faire plutôt égorger cent mille hommes que de céder à de justes réclamations, et par cette obstination cruelle, il exposa son empire à un ébranlement qui aurait pu causer sa perte, si, de son côté, l'Europe n'avait pas été condamnée à un système d'inertie que tôt ou tard elle déplorera. Injuste avant le combat, cruel après la victoire, dès la prise de Varsovie, il ne sut plus mettre de bornes à sa fureur; il proscrivit tout ce qu'il y a eu d'élevé et de généreux en Pologne; il exila toute la masse des officiers de l'armée nationale, la força de chercher asile et appui à l'étranger, et, peu après, il détruisit dans le royaume les restes des franchises nationales, abolit la Charte et lui fit subir, par ordonnance, une réforme aussi bizarre que mesquine; il abolit l'armée, détruisit les écoles et les académies, et dépouilla le pays de ses richesses, en faisant transporter dans sa capitale les bibliothèques, les musées, et les collections d'arts et de sciences.

Ce n'est pas tout: il fit traîner en Sibérie tous ceux des braves qui, se fiant à sa magnanimité, étaient rentrés dans leurs foyers; il força les soldats polonais à s'enrôler dans les rangs si odieux de l'armée russe; il enleva des milliers d'enfans polonais pour les élever en Russie et leur faire oublier leur pays, leur langue, leur religion. Il anéantit dans les anciennes provinces les restes de la nationalité; il abolit les lois polonaises pour leur substituer le régime des ukases; il fit marcher dans les déserts de l'Asie toute une population de braves et généreux défenseurs de la patrie; il y fit violemment transporter cinq mille familles de gentilshommes; il chassa les prêtres catholiques de leurs églises et les donna à ceux de son culte; il abolit toutes les écoles supérieures de ces provinces, s'empara des biens que leur avaient légués des particuliers, et les donna à une pseudo-académie qu'il érigea à Kiow. Il fit enlever les femmes et les enfans de ceux qu'il avait, depuis 10 ans, incorporés dans ses armées, pour les transporter en Asie. Après avoir ainsi ravagé la Pologne entière et torturé ses habitans, il ne borna point là ses persécutions et étendit son influence jusque sur les pays voisins; il força la Prusse et l'Autriche à refouler en Russie les soldats qui, au dénouement de la guerre, avaient préféré s'expatrier plutôt que de se soumettre, et obligea plus tard ces deux puissances à déporter en Amérique le reste de ces infortunés; il força toute l'Allemagne, l'Italie et la Suisse à ne pas

souffrir de Polonais sur leur territoire; et n'ayant pu obtenir les mêmes résultats en France et en Angleterre, n'ayant pu priver d'appui et d'asile les six mille derniers réfugiés que ces deux nations ont recueillis sur leur sol hospitalier, il s'efforce dans les feuilles stipendiées à les couvrir de toutes sortes d'opprobres, d'outrages et de calomnies; et non content de tenir entre les mains leur patrimoine, il veut encore, comme l'a bien dit le *Journal des Débats*, « les frapper de mort publiquement, civilement et commercialement, dans le reste du monde, comme en Pologne (1). »

Tant et de si cruelles persécutions finiront par tourner contre l'oppresseur. Le ciel se lassera de tolérer cette masse d'outrages portés à la justice, au droit, à l'humanité. Le jour terrible de la rémunération, dût-il tarder au delà de notre attente, ce jour luira, et la Pologne sera vengée. En attendant le jugement de Dieu, celui des hommes se forme; chaque jour voit l'opinion grandir et se consolider. Chaque jour le tyran voit ses amis se désaffectionner, séparer leur cause de la sienne et l'abandonner; déjà l'avant-garde de l'alliance de tous les peuples, celle des quatre états constitutionnels est ralliée, organisée et prête à marcher au premier signal. Nous la verrons bientôt se renforcer de nouveaux états et de nouveaux peuples; nous verrons ce faisceau sacré grossir sans cesse, et tout présage que la coalition absolu-

(1) Voici l'ordonnance qui vient de paraître à Varsovie, et que le journal officiel de cette ville, en date du 9 juin, n° 161, confirme le plus complétement.

« La commission de l'Intérieur, etc.

« Le comte Jelski, ancien président de la banque de Pologne, « qui avait pris une part active à l'insurrection, qui ensuite s'était « rendu à l'étranger comme émissaire des rebelles, et qui enfin, « après le rétablissement de l'ordre légal, n'a pas profité de l'amnistie générale, et n'est pas rentré dans le pays, vient d'ouvrir à « Paris une maison de commerce, sous son nom et compagnie; il s'efforce d'entrer en relation avec des maisons de commerce et des « particuliers du royaume de Pologne. Vu que de telles liaisons « ont lieu dans un but hostile au gouvernement légal, la commission « de l'Intérieur prévient, d'ordre supérieur, toutes les maisons de « commerce, les banquiers, les négocians et toutes les personnes, « sans exception, qui s'occupent de commerce, ainsi que les habitans du pays, à ne point entrer en relation directe ni indirecte, « et sous aucun prétexte, avec la banque Jelski et compagnie, de « ne point fournir ni accepter des lettres de change de ladite maison, au risque non seulement d'encourir la perte de leurs capitaux, mais encore de s'exposer à une sévère responsabilité.

« *Varsovie, ce* 6 *juin* 1834.

« *Signé* le directeur général GOŁOWIN. »

tiste n'a que deux chances à subir : ou de se dissoudre avant la lutte, ou d'être rompu par la défaite.

BULLETIN LITTERAIRE.

TARŁO,

ROMAN POLONAIS DU COMTE DE SKARBEK, TRADUIT PAR M. CHARLES FORSTER, ET PUBLIÉ PAR MADAME MÉLANIE WALDOR (1).

Tarlo, fils du palatin de Smolensk, vivait paisiblement au sein de sa famille, et attendait impatiemment le jour où il pourrait être uni à Hélène, nièce de sa mère, lorsque survinrent les discordes civiles qui ont été si fatales à la Pologne. Deux compétiteurs se présentaient pour occuper le trône, Auguste de Saxe et Stanislas Leszcynski. La nation était partagée entre ces deux prétendans; Stanislas avait de plus pour lui Charles XII, roi de Suède, vainqueur de tous ses ennemis. Le palatin de Smolensk était pour Auguste, et voulait empêcher que son fils, partisan de Stanislas, n'assistât à l'élection de Varsovie, où celui-ci devait être proclamé. Cependant Tarlo parvint à s'échapper de la prison où le palatin l'avait fait enfermer, assista à la diète et proclama le premier le roi Stanislas. Les partisans de Saxe se réunirent de leur côté, et élurent Auguste. La guerre civile commence; Tarlo, maudit et déshérité par son père, sert ardemment la cause qu'il a embrassée, et rend de grands services au nouveau roi, qui, par le secours de Charles XII, triomphe et reste seul maître. Mais Tarlo a perdu Hélène pendant qu'il sert Stanislas; le palatin fait enfermer sa nièce dans un couvent, d'où elle s'échappe au moyen d'un incendie qui dévore la ville assiégée par l'une des deux armées. Mais elle ne peut se réunir à Tarlo, qu'elle voit même tomber, percé de coups, au moment où elle le retrouve. Le croyant mort, elle entre dans un couvent, dont elle est nommée abbesse. Tarlo n'était point mort, et tombe au pouvoir de l'ennemi, au moment où il allait revoir son amante et obtenir le pardon de son père. Relâché enfin, il erre, presque nu, exténué, et n'ayant qu'une mandoline pour se procurer un peu de nourriture. Cependant il retourne auprès du roi, lui sauve la vie, et le roi lui confie la garde de sa famille. Il revoit Hélène en se déguisant en ouvrier maçon; elle l'aime toujours; mais elle a fait des vœux, elle est perdue pour lui. Tarlo espère encore : le roi envoie demander des dispenses au pape; mais, avant qu'elles n'arrivent, la guerre recommence. Charles XII, vaincu, se refugie en Turquie, où Tarlo arrive bientôt auprès de lui, envoyé par Stanislas qui veut abdiquer. Charles s'y oppose; il se bat contre les Tartares; mais, trahi et vaincu, il est fait prisonnier. Stanislas arrive lui-même à Bender, d'où il veut repartir bientôt, résolu à tenter un dernier coup de main pour rentrer en Pologne, où l'appellent les vœux de son peuple. Tarlo, pour seconder l'entreprise, doit traverser le Dniester avec quelques troupes, pendant la nuit, pour échapper aux regards des Turcs. Au moment où il se met en marche, le roi lui remet la bulle du pape qui annule

(1) Moutardier, libraire-éditeur, rue du Pont-de-Lodi, n° 8.

les vœux d'Hélène; il pourra la posséder. Il part joyeux, il s'élance dans le fleuve. Mais les Turcs ont découvert son dessein; des troupes couvrent la rive, et tout porte à croire que Tarlo est tué.

Telle est l'analyse de ce roman polonais, dont la traduction vient de paraître. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée qu'a eue M. Ch. Forster de nous donner la collection des meilleurs romans polonais. Tarlo est un livre remarquable; l'intrigue est bien menée, l'intérêt va toujours croissant, et le style ne manque pas de cette souplesse, de cette harmonie qui seules font le succès d'un livre. Il y a dans ce roman des scènes délicieuses; nous ne citerons que celle des insurgés et du barde. Nous eussions souhaité que le caractère du père fût plus fortement tracé, et qu'Hélène eût joué un rôle plus important. Nous serions porté à croire que ce roman n'est point terminé, et que l'intention de l'auteur était de lui donner une suite. Tel qu'il est, il se range parmi nos meilleures productions en ce genre.

NOUVELLES DIVERSES.

— M. Cutlar Fergusson, membre du parlement britannique, et un des amis les plus zélés de la cause polonaise, vient d'être élevé à la dignité de procureur-général de l'Ecosse.

— Le général Dembinski, qui a quitté le service d'Egypte, vient de rentrer en France.

— Le gouvernement belge a pris la résolution de ne donner de permis de séjour pour Bruxelles, qu'aux réfugiés polonais qui auraient des moyens de subsistance.

— Un ordre sévère, publié en Galicie, enjoint aux habitans de remettre incessamment entre les mains des autorités locales, les armes que peuvent leur avoir laissées les débris de l'armée polonaise, en traversant leur territoire.

— La forteresse de Modlin a été achevée le 26 mai; un pope russe l'a baptisée, et lui a donné le nom de St-Georges.

— Des lettres récemment arrivées d'Amérique, nous annoncent qu'il est question dans le sénat des États-Unis, d'accorder aux 235 Polonais qui s'y trouvent, une certaine étendue de terrain dans le territoire des Illinois ou de Michigan. Les réfugiés habiteraient et défricheraient ce terrain, qui leur serait partagé en portions égales. Cette pensée fait honneur au caractère américain, et sans doute elle aura son exécution. La question des secours pécuniaires est abandonnée à la discrétion du sénat. Ces réfugiés vont, dit-on, former un corps de chasseurs destinés à combattre les Indiens.

— Le conseil administratif, en Pologne, a prorogé, pour 1834 et 35, la permission accordée aux juifs de fabriquer et débiter l'eau-de-vie et les autres boissons. C'est une nouvelle récompense que la Russie leur accorde pour les services qu'ils lui ont rendus pendant la révolution polonaise de 1831.

— La bibliothèque impériale de St-Pétersbourg, qui possédait, au commencement de 1833, 263,647 volumes imprimés, et 14,632 manuscrits, a reçu, dans le courant de cette année, 7,728 livres nouveaux, enlevés à la bibliothèque de Puławy, 13 cartons de manuscrits de l'ancienne Société des Amis des Sciences de Varsovie, et 499 caisses remplies de livres de la bibliothèque de cette ville. Ces caisses renferment 150,000 volumes d'ouvrages classiques dans presque toutes les langues vivantes.

— 272 réfugiés polonais ont été, en deux fois, embarqués à Trieste; 68 d'entre eux ont débarqué en Angleterre; 33 en France: il n'en reste en ce moment que 16 à Trieste.

— Un nouveau journal intitulé : *Thémis*, doit paraître prochainement à Cracovie.

— Le décret de condamnation à mort de Wysocki et de huit porte-enseignes, a été ratifié à Pétersbourg.

— Nous sommes invités à insérer la note suivante :

Adolphe comte de Krosnowski, officier supérieur, à l'honneur de prévenir ses compatriotes, que forcé de se rendre aux eaux, à cause de ses blessures, il a cependant l'intention de continuer la publication de son *Almanach* ou *Souvenir de l'émigration*. Il prie ses compatriotes qui auraient quelques réclamations à faire de vouloir bien les adresser *franco, à Paris, rue Neuve des Bons-Enfans, numéro* 13.

— Les journaux de Saint-Pétersbourg, du 7 juin, contiennent une décision du gouvernement russe, en vertu de laquelle tous les biens du ci-devant ordre des Jésuites, situés dans les provinces polonaises, considérées jusqu'à présent, d'après leur destination, comme propriété des établissemens nationaux, sont définitivement réunis au domaine de la couronne. Le gouvernement s'oblige à verser tous les ans dans la caisse du ministère de l'instruction publique environ 800,000 francs, et dans celle du ministère de l'intérieur environ 375,000 francs. On peut juger d'après ces chiffres qu'il a plu à l'autocrate de fixer, quelles immenses propriétés territoriales ont dû être nouvellement enlevées à la Pologne, et quel cas fait la Russie de la civilisation et de la nationalité de ce malheureux pays.

— Une lettre des frontières de la Pologne annonce qu'il y a encore plus de 300 individus soumis à une instruction judiciaire, et la plupart dans les prisons de Varsovie, pour avoir coopéré à la révolution polonaise.

— Nous recevons des nouvelles d'un haut intérêt relativement à la diète de Posen ; le défaut de place et de temps nous oblige à les renvoyer au prochain numéro.